

LIVRE 23

CHAPITRE 1

AVANT-PROPOS DU SAINT

Comme j'ai partagé tout cet ouvrage en plusieurs volumes, je suis obligé à chaque pose que je fais, de recommencer une nouvelle préface; afin que rappelant à la mémoire du lecteur à l'entrée de chaque volume le sujet principal qui y est traité, l'édifice spirituel de ces enseignements toute divins s'élève avec d'autant plus de succès et de facilité dans son âme, qu'on y aura établi d'abord avec plus de soin, comme un fondement solide, l'explication du dessein et des raisons de cette histoire pleine de mystères.

Job fut tout-à-coup frappé de très-rudes châtimens de la main de son Créateur, afin que ce saint homme, qui durant la paix d'une vie tranquille n'était connue que de Dieu seul et de soi-même, le pût être aussi de nous; et que la réputation de sa vertu se répandît avec plus d'éclat, ainsi qu'un parfum se fait mieux sentir lors qu'on le brûle.

L'on voyait assez lors qu'il était en prospérité, qu'il gouvernait avec équité et avec douceur ceux qui lui étaient soumis; qu'il prenait grand soin de s'éloigner de tout ce qui était mal, et qu'il faisait un très bon usage de ses biens et de ses richesses : mais nous ignorions s'il serait assez fort pour conserver la patience, en cas qu'on les lui ravît. Pendant la vie de ses enfants il ne manquait point d'offrir pour eux tous les jours à Dieu des sacrifices; mais l'on pouvait encre douter s'il continuerait à lui offrir toujours; ces mêmes actions de grâces, en cas qu'il vint à les perdre. Ainsi de crainte que cette grande prospérité ne cachât quelques défauts imperceptibles, il était en quelque sorte nécessaire que l'affliction découvrit aux yeux du monde le véritable état de son âme.

Dieu permet donc au démon de le tenter, afin que cet ennemi si fin et si dangereux, en s'efforçant de lui ravir les biens qu'il possédait à la vue des hommes, fit paraître le précieux bien de la patience qui était caché au fond de son coeur; et que contribuant par ses persécutions à la perfection de la vertu d'un si saint homme, il répandît en tous lieux l'éclat d'un si grand exemple, lors qu'il croyait l'obscurcir, ou plutôt l'éteindre, par la cruauté des maux dont il s'efforçait de l'accabler.

Or le démon se servit, avec une adresse merveilleuse, de la permission que Dieu lui avait donnée de tenter Job. D'abord il lui brûla ses troupeaux, ensuite il fit périr ses serviteurs, il écrasa ses enfants, il le frappa dans son propre corps; et pour comble de ses maux il lui garda la langue de sa femme, comme le trait le plus dangereux et la plus sensible tentation qu'il lui pût faire endurer; afin qu'après avoir ébranlé et abattu cette âme forte et constante par la douleur de tant de pertes redoublées, il la put enfin percer d'un coup mortel par les malédictions de sa propre femme. Mais il procura, fans y penser, autant de victoires à ce saint homme, qu'il lui suscita de combats par toutes les différentes plaies dont il l'affligea par sa cruauté. Et en effet ce fidèle serviteur de Dieu se trouvant pressé tout à la fois, et de la douleur de ses plaies, et de l'aigreur des reproches de sa femme, eut, assez de force pour supporter avec constance les maux cuisants de sa chair, et pour reprendre en même temps avec sagesse les discours impertinents d'une femme si emportée.

L'ancien ennemi de l'homme se voyant alors vaincu dans ce que Job avait de plus proche, et dont ce malheureux esprit s'était servi pour le tenter, a recours à des choses plus éloignées. Il excite et attire de différents lieux trois amis de Job, comme pour exercer envers lui une action de charité; et il les porte à lui faire de grands discours, sous prétexte de le consoler; mais en effet dans le dessein de lui lancer les traits de leurs répréhensions, qui lui pénétrassent le coeur d'autant plus dangereusement, qu'ils le surprenaient sous le voile trompeur d'une charité feinte, dont ils violaient néanmoins toutes les règles.

Il excite encore après cela le jeune Héliu, afin qu'au moins la légèreté des discours d'une personne d'un âge si peu avancé et si peu mûr, excitant un juste mouvement d'indignation en son âme, en pût altérer en quelque sorte la tranquillité et la douceur. Mais cette égalité d'esprit demeura toujours invincible, et cette constance ne put jamais être ébranlée par toutes les diverses machines dont le démon se servit pour la surmonter. Et ce saint homme sût opposer en même temps, et aux paroles de ses adversaires, une prudence admirable; et aux maux qui l'affligeaient, une constance et une fermeté sans exemple.

Encore donc qu'après avoir été exposé à tant de fléaux, il soit dit de lui; *Job ne pécha point en tout cela par ses paroles*, il ne faut pas s'imaginer que ce saint homme ait commis ensuite des fautes dans les contestations qu'il a eût avec ses amis. Satan avoir obtenu le pouvoir de le tenter, mais Dieu qui avait loué sa vertu, s'était comme chargé du succès de son combat.

LIVRE 23

De sorte que ceux qui oseraient l'accuser d'avoir péché dans ses paroles, seraient obligés d'avouer que Dieu, qui était comme son garants aurait succombé en sa personne.

CHAPITRE 2

Le Saint continuant son avant-propos, nous marque ici de nouveau ce que Job, sa femme, et ses trois amis signifient dans le sens figuré et allégorique.

Comme les anciens pères peuvent être fort bien comparés aux arbres fruitiers, qui ne sont pas seulement estimables par leur beauté, mais encore plus par leur fécondité et leur abondance; lors que nous considérons leur vie, nous devons en regardant avec admiration l'histoire de leurs belles actions, en rechercher aussi l'utilité dans les mystères de l'allégorie; afin que ne nous arrêtant point à cet agrément extérieur qui nous paraît, pour le dite ainsi, dans le beau vert de leurs feuilles, nous pénétrions plus avant pour éprouver la douceur et l'excellence du goût de leurs fruits. Or nul d'eux n'ayant reçu la grâce de l'adoption divine que par la connaissance du Fils seul-engendré de Dieu, il est bien juste que celui qui les illumine afin qu'ils puissent briller aux yeux des autres, brille lui-même et dans leurs actions et dans leurs discours. Ainsi lors qu'on allume une lampe pour éclairer dans obscurité, cette lampe qui nous fait voir les autres objets, se fait premièrement voir elle-même. Si donc nous désirons de contempler véritablement la lumière des saints que la grâce du Médiateur a éclairés, il faut principalement élever nos yeux à cette lumière incréée qui les éclaire.

C'est cette lumière qui, de même qu'un soudain éclair qui perce pour un moment les ténèbres d'une nuit obscure, brille au milieu des ombres des allégories, dans ces paroles du bienheureux Job : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je verrai Dieu en ma chair.* Saint Paul avait aussi entrevu cette même lumière au travers de la nuit de l'histoire sainte, lors qu'il disait : *Nos pères ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer : ils ont tous mangé d'une même viande spirituelle, et tous bu d'un même breuvage spirituel. Car ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait : et Jésus Christ était cette pierre.* Si donc une pierre a été la figure de notre Sauveur, pourquoi le bienheureux Job ne la pourrait-il pas être aussi; lui qui ne l'a pas seulement signifié par ses paroles, mais encore par ses souffrances ? Aussi est-ce pour cela que Job est à bon droit dit *l'affligé*, puis qu'il représente en sa personne celui duquel un prophète a dit longtemps auparavant qu'il vint au monde, *qu'il a porté nos douleurs.*

il faut aussi remarquer que notre Rédempteur ne fait qu'une seule personne avec l'Eglise, qu'il a bien voulu unir à lui, selon ces paroles de l'Apôtre : *Jésus Christ est la tête.* Et ailleurs : *L'Eglise en est le corps.* Ainsi le bienheureux Job, qui a été d'autant plus véritablement la figure du Médiateur, qu'il n'a pas seulement prophétisé sa passion par ses paroles; mais encore par ses actions; après l'avoir ainsi signifié, et par ses discours et par sa vie, ne laisse pas quelquefois de figurer aussi son corps; pour nous faire entendre que comme Jésus Christ et son Eglise ne font qu'une seule personne, aussi la figure s'en trouve dans les actions d'une même personne, savoir le saint homme Job.

Sa femme qui le veut porter à maudire la conduite que Dieu tient sur lui, nous marque la corruption des hommes charnels, qui menant dans l'Eglise une vie toute dépravée, affligent et peinent d'autant plus sensiblement les fidèles, qu'ils font plus près d'eux; et que ne les pouvant éviter comme ils font les infidèles, ils sont obligés de les supporter dans le sein de l'Eglise qui est leur mère commune.

Les amis de Job qui le persécutent en témoignant avoir dessein de le soulager, sont la figure des hérétiques, qui sous apparente de servir l'Eglise, la trompent: et lui font la guerre. C'est pourquoi lorsque parlant à Job ils semblent plaider la cause de Dieu, Dieu les réprouve; pour nous marquer que tous les hérétiques l'offensent, lors qu'ils paraissent le vouloir défendre. Ce qui, obligea ce saint homme à leur dire ces paroles : *Je parlerai au Tout-puissant, montrant premièrement que vous êtes des fabricateurs de mensonges, et des secteurs de fausses doctrines.* Il est donc visible que ces faux amis sont la figure des hérétiques; puisque Job les reprend comme des gens qui suivaient des doctrines erronées.

Or comme le nom de Job signifie *affligé*, pour nous marquer en sa personne, ou la passion de notre Sauveur, ou les douleurs de l'Eglise sainte qui est sans cesse dans les maux et dans les souffrances durant le cours de cette vie; aussi les amis de Job nous marquent par leurs noms propres le dérèglement de leurs actions. Car ELIPHAS signifie *le mépris de Dieu*; pour nous

LIVRE 23

donner à entendre, que les hérétiques méprisent Dieu avec orgueil, lors que les sentiments qu'ils ont de lui font pleins d'erreur et des fausseté. BALDAT signifie *la seule vieillesse*; et ce nom convient fort bien aux hérétiques, qui ne parlant pas de Dieu avec une intention droite et sincère, mais par le seul désir de la gloire temporelle, veulent passer pour des prédicateurs de la vérité. Car ils ne sont animés que par l'esprit du vieil homme, et non par le pur zèle de l'homme nouveau. SOPHAR signifie *la destruction de la sentinelle, ou le dissipateur de la spéculation*; parce que les hérétiques s'efforcent sans cesse de corrompre par leurs paroles les esprits des faibles, qui s'élèvent vers les choses célestes pour contempler la vérité.

Ainsi les trois noms des amis de Job nous expriment ici trois divers degrés dans la chute des hérétiques. Car s'ils n'avaient point de mépris pour Dieu, ils n'en concevraient jamais des sentiments pleins d'erreur : s'ils ne contractaient point la défaillance du vieil homme, ils ne se tromperaient pas dans la connaissance de la vie nouvelle; et s'ils ne la vérité, la justice divine n'improviserait pas par une censure si sévère les fautes qu'ils avaient commises dans leurs paroles. C'est donc en méprisant Dieu qu'ils demeurent dans cette vieillesse retrouvée; et c'est en demeurant dans cette vieillesse, qu'ils persécutent par leurs paroles les fidèles sentiments des bons.

CHAPITRE 3

Le Saint continuant encore son avant-propos; explique ici ce que signifie le jeune Heliu, et les sacrifices qu'on offrit pour les trois amis de Job.

Le jeune Heliu joignant enfin sa répréhension à celle de ces trois amis de Job, nous représente certains docteurs entre les fidèles, qui sont arrogants et présomptueux. Mais pour bien juger de les paroles, il faut considérer celles dont le Seigneur se sert ensuite pour reprendre, lors qu'il lui dit : *Qui est celui-ci, qui mêle des sentences parmi des discours impertinents ?* En, disant simplement *des sentences*, sans ajouter quelles sentences, il entend, il ne faut pas douter qu'il ne les prenne en bonne part, puis qu'autrement il les aurait nommées mauvaises et erronées. Car on les prend toujours de la sorte; lors qu'on n'y ajoute rien pour les improuver, selon que le marquent ces autres paroles de l'Ecriture : *Le paresseux s'estime plus sage que sept personnes qui parleraient par sentences*. Or ce que Dieu dit d'Heliu, qu'il mêlait des sentences parmi des discours impertinents, nous fait assez connaître qu'elles portaient d'un esprit présomptueux et déréglé; puisque c'est une grande impertinence à celui qui dit des choses vraies, de ne les pas dire avec modestie et humilité; et de joindre à des vérités, des sentiments de présomption et d'arrogance.

Et en effet il y a quatre manières de dire les choses; savoir de dire les mauvaises, mal; les bonnes, bien; les mauvaises, bien; et les bonnes, mal. On dit le mal d'une méchante manière, lors qu'on a un dessein formé d'en persuader les autres, ainsi qu'il est marqué dans ces paroles de la femme du saint Job : *Beni Dieu, et meurs*. On dit le bien de bonne manière, lors qu'on prêche la vérité avec une intention droite et sincère; comme lors que saint Jean disait aux Juifs : *Faites pénitente; car le royaume du ciel est proche*. On dit des choses mauvaises d'une manière bonne et louable, lors que l'on ne parle de quelque mal et de quelque vice, que pour l'improver, comme quand saint Paul écrit aux Romains : *Les femmes parmi eux ont changé l'usage selon la nature, en un autre contre la nature*. Ensuite de quoi il parle des vices abominables des hommes. Mais il dit ces choses déshonnêtes d'une manière pure et honnête, afin d'exciter à l'honnête et à la pureté ceux à qui il écrivait. Et enfin on peut dire mal une bonne chose, lorsqu'on ne la dit pas avec bonne intention; ainsi que les Pharisiens disaient à cet aveugle de l'Evangile à qui Jésus Christ avait rendu la vue : *Sois toi-même son disciple*. Car ils dirent ces paroles par manière d'imprécation, et non pour lui souhaiter un bien et un avantage. Ce fut encore par ce même esprit, que Caïphe dit un peu avant la Passion de notre Seigneur : *Il est bon qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas*. En parlant de la sorte il disait une chose bonne et vraie, mais il ne la disait pas bien; parce qu'en prédisant la grâce de notre rédemption, il souhaitait avec un esprit de haine et de cruauté la mort du Sauveur. Il est donc vrai de dire ici qu'Heliu ne disait pas le bien de bonne manière, et qu'il est la figure des arrogants, en ce qu'il débitait la vérité par un sentiment de présomption et de vaine gloire.

Mais pourquoi Dieu ordonne-t-il ici à ces trois amis de Job de se réconcilier à lui, en offrant sept sacrifices : au lieu qu'il se contente d'une simple réprimande qu'il fait au jeune Heliu; sinon pour nous marquer que les hérétiques reçoivent quelquefois une grâce si abondante et si forte,

qu'ils reviennent tout-à-coup à l'unité de l'Eglise sainte ? Et ce retour nous est admirablement bien figuré par cette réconciliation des amis de Job; pour lesquels néanmoins il est ordonné à ce saint homme de prier Dieu : parce que les sacrifices des hérétiques ne peuvent être agréablement reçus de Dieu, s'ils ne lui sont présentés pour eux par les mains de l'Eglise universelle; afin qu'ils puissent recevoir les remèdes salutaires dont ils ont besoin, par les mérites de celle-là même qu'ils combattaient auparavant avec les traits envenimés de leurs paroles pleines d'erreur.

C'est pour cela qu'il est dit qu'on offrait pour les amis de Job sept sacrifices; parce que quand les hérétiques reconnaissent cet esprit divin qui communique les sept dons de grâce, et qu'ils le reçoivent en eux-mêmes, ils sont purifiés comme par sept diverses oblations spirituelles. C'est encore pour cette même raison que l'Eglise universelle est marquée dans l'Apocalypse par le nombre des sept Eglises auxquelles écrit l'Apôtre saint Jean, et dont la Sagesse éternelle dit par la bouche de Salomon : *La Sagesse s'est bâtie une maison, elle y a érigé sept colonnes*. Ainsi les hérétiques étant réconciliés par sept sacrifices, font assez voir par ce nombre mystérieux quels ils étaient auparavant; puis qu'ils ne participent à la perfection des sept grâces du saint Esprit, qu'en rentrant dans l'union de l'Eglise.

Ce n'est pas aussi sans raison que l'Ecriture remarque qu'ils offraient pour eux *des taureaux et des béliers*. Car le taureau figure l'orgueil; et le belier, la conduite des brebis qui suivent celui qui les mène. Que signifie donc, sacrifier pour eux des taureaux et des béliers, sinon faire mourir en eux cette conduite présomptueuse; afin de les porter à des sentiments plus humbles; et à ne plus séduire les coeurs innocents des fidèles, en les attirant après eux dans le précipice ? Car étant tout bouffis d'orgueil, ils s'étaient écartés de l'unité de l'Eglise, et ils entraînaient après eux le simple peuple, comme d'innocentes brebis qui ne font que suivre aveuglément ceux qui les conduisent. Qu'ils viennent donc trouver le saint homme Job; c'est à dire, qu'ils retournent à l'Eglise; et qu'ils offrent des taureaux et des béliers pour être immolés dans sept sacrifices; parce qu'il est nécessaire pour rentrer dans l'unité de l'Eglise universelle, qu'ils immolent par les mains de l'humilité tous les anciens sentiments de leur, conduire présomptueuse.

Quant au jeune Héliu, qui est la figure des amateurs de la vaine gloire; qui demeurant dans le sein de l'Eglise sainte, n'expriment pas avec retenue et humilité les bons sentiments qu'ils ont dans le coeur; Dieu ne demande point de lui qu'il lui présente pour sa réconciliation aucun sacrifice. Parce que les personnes présomptueuses, mais qui sont fidèles, demeurant dans l'unité du sein de l'Eglise, n'ont pas besoin, pour obtenir leur réconciliation, de ces sept sacrifices dont-il est ici parlé. Dieu les reprend néanmoins sévèrement en la personne d'Héliu; et il condamne dans eux, non pas la vérité qui se trouve dans leurs paroles, mais ce qu'il y a de présomptueux, et cet esprit d'orgueil et de vanité qui les leur fait dire.

Or la répréhension que Dieu fait ici au jeune Héliu, nous marque qu'il châtie ceux qui sont dans le sein de son Eglise, ou par des fléaux visibles ou par un abandon à eux-mêmes, dont sa justice les punit plus sévèrement. Car quoi que ces personnes pêchent la vérité dans l'Eglise, Dieu qui en juge plus sainement, les condamne dans le secret de sa justice : parce qu'annonçant des vérités qu'ils ne tirent pas d'eux-mêmes, ils ne recherchent que leur propre gloire, et non celle de leur Créateur.

C'est pourquoi il faut bien remarquer ces paroles que Dieu dit parlant d'Héliu : *Qui est celui-ci ?* Car cette interrogation est le commencement d'une réprimande. Et en effet nous ne disons point d'un homme : *Qui est celui-ci ?* sinon de quelqu'un que nous ne connaissons pas. Or à l'égard de Dieu, ne pas connaître quelqu'un, c'est le réprouver. D'où vient qu'il dira aux réprouvés à la fin du monde : *Je ne sais d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, vous qui vivez dans l'iniquité*. Que signifie donc cette interrogation que Dieu fait ici sur le sujet de cet arrogant : *Qui est celui-ci ?* sinon, comme s'il disait en termes plus clairs : Je ne connais point les présomptueux; c'est à dire, je n'approuve point leur conduite dans le conseil de ma sagesse : parce que n'étant enflés que du vent des louanges humaines, ils sont tout vides et destitués de la vraie et solide gloire qui remplit les saints dans l'éternité. Or comme sans imputer les vérités que dit Héliu, il le reprend et le condamne lui-même, c'est comme s'il disait plus clairement : J'entends bien les choses qu'il dit; mais je ne connais point celui qui les dit; parce que j'approuve toutes les paroles de vérité; mais j'improve et je méconnais ceux qui tirent un sujet de vanité de les avoir dites.

LIVRE 23
CHAPITRE 4

Le Saint représente ici le parfait modèle d'un véritable Prédicateur.

Mais pour mieux faire voir quel est l'emportement d'Héliu, et la présomption de ses paroles, il faut premièrement marquer ici le modèle d'un véritable prédicateur; afin que par la comparaison de la vraie manière dont on doit annoncer la vérité, on puisse mieux connaître le dérèglement et la dépravation de tous ceux qui s'en éloignent. Tout prédicateur spirituel de l'Eglise sainte et universelle, se regarde et s'examine soi-même avec grand soin en tout ce qu'il dit; de crainte qu'en prêchant la vérité il ne s'emporte lui-même dans la vaine gloire; que ses actions ne s'accordent pas avec ses paroles; et qu'en faisant le mal, cependant qu'il prêche le bien, il ne perde en son cœur cette paix spirituelle qu'il annonce aux autres dans l'Eglise sainte.

Il s'étudie principalement à soutenir la réputation de sa bonne vie contre les bruits médisants de ses ennemis, par la force des vérités qu'il annonce; et à confirmer la vérité de ce qu'il dit, par sa bonne vie. En tout cela il ne recherche jamais sa propre gloire, mais seulement celle de son Créateur; et il n'attribue jamais à son mérite, mais plutôt aux prières de ceux à qui il prêche, la force et l'onction qu'il reçoit de la divine sagesse pour leur prêcher avec efficace. Ainsi en s'humiliant il s'élève, et acquiert d'autant plus d'avantages spirituels qu'il attribue au mérite d'autrui le bien qu'il a le don de faire lui-même.

Il s'estime indigne de tout, lors même que sa vie est plus sainte et plus digne de gloire que celle des autres : il sait fort bien que la vertu ne se fait jamais paraître aux yeux des hommes, sans un grand danger; et; quoi qu'il ne puisse ignorer la sagesse qui est en lui, il souhaiterait néanmoins qu'elle ne fût pas connue des autres. Il craint extrêmement pour soi même l'éclat qu'elle produit au dehors, lorsqu'il est obligé de la manifester par ses paroles.

Comme il est persuadé que le silence est beaucoup meilleur et plus sûr, il souhaiterait qu'il lui fût permis de se taire; et il considère comme plus heureux que lui ceux qui se trouvant dans un degré plus bas dans l'Eglise, y peuvent demeurer cachés dans l'obscurité du silence. Cependant comme le zèle de la charité l'oblige à parler pour la défense de l'Eglise, il ne se charge de l'emploi de la prédication que par une pure nécessité, de sorte qu'il se sent toujours pressé d'un extrême désir de chercher le repos et de demeurer dans le silence. Ainsi l'on peut dire qu'il garde toujours ce silence dans le fond du cœur; au lieu qu'il ne parle que par l'obligation qu'il a de s'acquitter de son ministère.

Mais les présomptueux et les arrogants ne connaissent point cette manière d'annoncer la vérité, ils ne parlent pas simplement parce que les occasions s'en présentent; mais ils les recherchent, et ils souhaitent qu'elles se présentent. C'est la figure de ces prédicateurs que nous marque le jeune Héliu, en s'emportant en des discours enflés d'une présomption insupportable, aussitôt que le saint homme Job eut achevé de parler.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME DU LIVRE DE JOB

1. *Or ces trois hommes ne répondirent rien à Job sur ce qu'il se croyais être juste.*
2. *Mais Heliu fils de Barachel, Buzitain, de la famille de Ram, s'anima d'indignation et de colère contre Job, de ce qu'il se disait être juste devant Dieu.*
3. *Il se mit aussi en colère contre ses amis, sur ce qu'ils n'avaient point trouvé de bonnes raisons pour lui répondre, mais seulement l'avaient condamné.*
4. *Heliu donc attendit après que Job eut parlé, parce que ceux qui parlaient, étaient plus âgés que lui.*
5. *Mais quand il vit que tous trois ne lui avaient pu répondre, il entra dans une extrême colère. Ainsi Heliu fils de Barachel, Buzitain, lui voulant répondre, dit.*
6. *Je suis plus jeune, si l'on regarde notre âge; et vous êtes plus anciens. C'est pourquoi baisant la tête je n'ai osé vous dire mon sentiment.*
7. *J'espère que ceux qui sont dans un âge plus mûr et plus devancé prendraient la parole, et que ce grand nombre d'années que vous avez sur la tête, nous ferait des leçons de sagesse.*
8. *Mais selon ce que je vois, l'esprit est dans l'homme; et l'inspiration du Tout-puisant leur donne l'intelligence.*
9. *Les personnes les plus âgées ne font pas toujours les plus sages, et. les anciens ne savent pas mieux figer des choses.*
10. *Je parlerai donc. Ecoutez-moi, et je vous ferai part de ma sagesse.*
11. *Car j'ai attendu que vous eussiez parlé, j'ai oui vos prudents discours durant que vous avez discuté, contre Job.*
12. *Et je regardais ce que vous diriez, tant que j'ai cru que vous aviez quelque chose a dire. Mais autant que j'en puis juger, il n'y a aucun de vous qui puise reprendre Job, ni répondre à ses paroles,*
13. *Et ne me venez pas dire : Nous avons trouvé le secret de la sagesse. C'est Dieu qui l'a abandonné et non pas l'homme.*
14. *Et il ne m'a rien dit, et je ne lui répondrai pas selon vos paroles.*
15. *Alors ces amis de Job furent étonnés; ils ne répondirent plus rien, et ils s'abstinrent de parler.*
16. *Puis donc, continua Heliu, que j'ai attendu, et qu'ils n'ont rien dit, qu'ils font demeures dans le silence, et qu'ils n'ont pas répondu.*
17. *Je répondrai aussi à mon tour, et je ferai connaître ma science.*
18. *Car je suis plein de paroles, et je sens dans ma poitrine un esprit qui me presse avec effort.*
19. *Ma poitrine est comme pleine d'un vin nouveau qui n'a point d'air, et qui rompt les vaisseaux neufs qui le contiennent.*
20. *Je parlerai et je respirerai un peu; j'ouvrirai mes lèvres, et je répondrai.*
21. *Je n'aurai nulle considération pour l'homme, et je n'en ferai point de comparaison avec Dieu.*
22. *Car je ne sais point combien je vivrai, et si celui qui m'a fait ne m'ôtera point bientôt du monde.*

LIVRE 23
CHAPITRE 5

Ce que signifie le nom d'Héliu, celui de son père, de sa famille et de son pays; et qu'il est la figure des présomptueux qui sont dans l'Eglise.

Or ces trois hommes ne répondirent point à Job sur ce qu'il s'estimait être juste. L'Auteur de cette histoire sacrée a voulu dire que c'était les amis de Job qui en faisaient ce jugement; et il n'a pas eu dessein d'accuser un si saint homme du vice de présomption et de vaine gloire.

Il est dit ensuite : Alors Héliu fils de Barachel, Buzitain, de la famille de Ram, s'anima d'indignation et de colère. Son nom, celui de son père, celui de son pays, et celui de sa maison, nous marquent fort bien son caractère et ses actions. Car Héliu signifie, Celui-là est Dieu; ou bien, Le Seigneur est Dieu. Et ce jeune homme nous représente les présomptueux, qui néanmoins ont une foi orthodoxe, et sont dans l'Eglise. Et ce nom leur convient admirablement; parce qu'encore qu'ils n'observent point les divins préceptes dans la conduite de leur vie, ils ne désavouent pas toutefois que le Seigneur ne soit Dieu; et ils reconnaissent la forme divine dans la vérité d'une chair mortelle, selon ces paroles du prophète : Sachez, que le Seigneur est Dieu.

Barachel signifie la bénédiction de Dieu : et Buzitain, méprisable. Et l'un et l'autre convient fort bien aux prédicateurs arrogants et présomptueux; parce que d'une part ils reçoivent la bénédiction, dans la force et l'éloquence qui leur est donnée pour annoncer la vérité; mais d'autre part ils la rendent méprisable par l'orgueil et la vanité qui règne dans leur conduite; puisque ces dons précieux qui viennent de Dieu, tournent à mépris, lorsque l'on voit ceux qui les possèdent, en user si mal. Ce n'est pas aussi sans raison que l'Ecriture marque ici qu'il était de la famille de Ram. Car Ram signifie très-haut. Or le peuple fidèle est très-haut, puis qu'il méprise et qu'il foule aux pieds les choses basses de cette vie. Ceux-là aussi sont très élevés, qui peuvent dire avec saint Paul : Nous vivons déjà dans le ciel. Il est donc vrai de dire qu'Héliu est de la famille de Ram, parce qu'encore que les prédicateurs présomptueux soient séparés du peuple fidèle par la dépravation de leur vanité; ils leur font néanmoins toujours unis par la vérité d'une même foi.

Et le sujet de son indignation contre Job était, qu'il se disait juste devant Dieu. Il se mit aussi en colère contre ses amis, sur ce qu'ils n'avaient point trouvé de bonnes raisons pour lui répondre; mais seulement l'avaient condamné. Il faut ici remarquer qu'Héliu reprend le saint homme Job sur ce qu'il s'était vanté d'être juste devant Dieu; et ses amis, de ce qu'en le condamnant ils n'en avaient point apporté de bonne raison. Car ces circonstances nous apprennent que l'Ecriture a voulu figurer ici par ce jeune présomptueux, les amateurs de la vaine gloire. Il accuse Job d'une trop grande présomption de justice; et ses amis, de lui avoir répondu d'une manière impertinente. Parce que les amateurs de la vaine gloire en se préférant à tout le monde, blâment les uns de peu de sens et d'impertinence, et les autres de peu de mérite et d'indignité : c'est à dire qu'ils s'imaginent que les uns ne savent rien, et que les autres vivent mal. Et quoi que ce soit avec justice qu'ils accusent tous ceux qui sont hors de l'Eglise, d'avoir des sentiments dépravés; néanmoins comme d'ailleurs ils regardent avec mépris ceux qui vivent mal dans l'Eglise, il leur arrive de s'élever de présomption; et au-dessus des uns, dans la vue de leur créance orthodoxe; et au-dessus des autres, dans la considération des mérites de leur vie.

Et c'est avec grande raison que l'Ecriture remarque qu'Héliu reprenait tantôt Job, et tantôt ses trois amis; parce que les amateurs de la vaine gloire qui sont dans l'Eglise, font d'une part la guerre à ses ennemis, lors qu'ils annoncent la vérité; mais de l'autre, ils s'opposent à ses bonnes moeurs, lors qu'ils tirent vanité de leur prédication. Ils pressent les adversaires de l'Eglise par la force de leurs paroles, et ils affligent et peinent l'Eglise, par l'esprit et le mouvement dont ils les disent. Ils font la guerre aux uns par la prédication de la vérité, et à l'autre par le vice d'orgueil qui les y anime.

Héliu donc attendit après que Job eut parlé; parce que ceux qui parlaient étaient plus âgés, que lui. Mais quand il vit que tous trois ne lui avaient pas répondu, il entra dans une extrême colère. Encore que l'Eglise sainte soit beaucoup plus ancienne que ses adversaires, puisque c'est d'elle qu'ils sont sortis, et qu'elle n'est pas sortie d'eux, selon ces paroles de saint Jean : Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas, d'avec nous; c'est néanmoins avec beaucoup de raison qu'Héliu est marqué ici comme plus jeune que ses adversaires : parce que ce n'a été qu'après les guerres que les hérétiques ont faites à l'Eglise, qu'il s'y est trouvé des prédicateurs enflés de présomption pour leur science. Car quand les ennemis de l'Eglise ont commencé de l'attaquer avec plus de chaleur et de furie, il a fallu se servir de traits plus acérés et plus perçants pour s'en défendre; il a été besoin de trouver de plus subtiles raisons, et de rechercher des manières de parler plus ingénieuses et plus fortes qu'auparavant. D'où il est arrivé que plusieurs d'un naturel

vif et chaud, ayant réussi dans ces belles productions d'esprit, se sont enflés de présomption; et comme il arrive d'ordinaire à ceux qui sont possédés de ce vice, ils se sont donnés à eux-mêmes le coup de la mort, avec les mêmes traits dont ils avaient si heureusement percé leurs adversaires : De sorte que dans les sentiments véritables et orthodoxes qu'ils ont de Dieu, ils ne recherchent pas purement sa gloire, mais la leur propre. C'est pourquoi bien qu'Héliu eût dit plusieurs bonnes choses, Dieu le reprend comme s'il en avait dit de mauvaises.

Quant à ce qui est dit, *qu'Héliu attendit que Job eût parlé, à cause que ceux qui parlaient étaient plus âgés, que lui*; il est certain que cette déférence et ce respect ne regardait pas Job; mais ses amis, à qui ce jeune homme voulait rendre honneur; pour nous marquer que les esprits présomptueux ont souvent peu de respect pour l'Eglise, lors même qu'ils la défendent; et qu'il arrive souvent qu'ils ont plus d'estime pour l'esprit des gens habiles et savants, quoi que pleins d'erreur, que pour la pureté et l'innocence de vie des personnes simples; considérant davantage, l'éloquence de ceux qui sont hors de l'Eglise, que le mérite de ceux qui vivent fidèlement dans son sein; pendant qu'ils sont eux-mêmes contraires aux uns et aux autres; étant séparés de sentiment d'avec les hérétiques, et de moeurs d'avec les fidèles.

Alors donc Héliu fils de Barachel, Buzitain, s'adressant à eux, leur dit : *Je suis le plus jeune si l'on regarde notre âge, et vous êtes plus anciens. C'est pourquoi baissant la tête, je n'ai osé parler pour vous dire mon sentiment. J'espérais que ceux qui sont dans un âge plus mûr et plus avancé, prendraient la parole, et que ce grand nombre d'années que vous avez sur la tête, nous ferait des leçons de sagesse.* Il vaut mieux passer légèrement sur tout ce que l'emportement de vanité fait ici dire à Héliu, que de nous arrêter à l'expliquer avec plus de soin et des paroles si peu graves et si peu solides, ne méritent pas qu'on les examine et qu'on les pèse avec tant d'exactitude. Je pense seulement qu'il est à propos de remarquer ici en passant, qu'Héliu a été plus sage tant que la considération de sa jeunesse l'a retenu dans le silence; mais dès lors que concevant meilleure opinion de lui-même que des autres, il est venu à mépriser en eux la maturité de l'âge, il a fait paraître la légèreté puérile de son esprit. Car nonobstant tout ce qu'il peut dire, il est sans doute, et que la maturité de l'âge fait bien mieux parler, et que le grand nombre d'années rend plus capable d'enseigner la sagesse aux autres; parce qu'encore que le grand âge ne donne pas le bon sens, il l'exerce néanmoins et le perfectionne beaucoup par un long usage.

CHAPITRE 6

Qu'il y a de quatre sortes de présomption. La première, quand l'on croit que le bien qu'on a, vient de soi-même. La seconde, quand reconnaissant qu'il vient de Dieu, on se figure qu'il était dû à ses mérites. La troisième, quand, on se vante d'avoir le bien qu'on n'a pas. Et la quatrième, quand s'imaginant posséder ce bien privativement aux autres, on les regarde avec mépris. Que cette dernière présomption qui approche le plus de l'orgueil de Lucifer, est néanmoins la plus ordinaire.

Mais, selon ce que je vois, l'esprit est dans l'homme, et l'inspiration du Tout-Puissant leur donne l'intelligence. Il parlerait fort bien de la sorte, si en même temps il ne s'attribuait point ce don d'intelligence préférablement aux autres. Car ce n'est pas un petit défaut, que de se glorifier en son particulier d'un bien qui est commun à plusieurs personnes; de connaître d'où nous vient le bien que nous possédons, et de ne savoir pas en bien user.

On peut partager tous les présomptueux en quatre espèces principales. La première est lors qu'ils s'imaginent que c'est d'eux-mêmes que leur viennent les biens spirituels qu'ils possèdent. La seconde, lorsque connaissant bien que c'est de Dieu qu'ils les ont reçus, ils les regardent comme une récompense due à leurs mérites. La troisième, lors qu'ils se vantent d'avoir ce qu'ils n'ont point. Et la quatrième, lors qu'ils veulent au mépris des autres, paraître les seuls qui possèdent le bien qu'ils ont.

Celui-là se vantait que le bien qu'il possédait venait de lui-même, auquel l'Apôtre disait : *Qu'avez-vous que vous n'avez point reçu ? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez, point reçu ?* De crainte aussi que nous ne creusions que le don de la grâce n'est que la récompense des mérites précédents, le même apôtre nous dit dans une autre Epître : *C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Car cela, ne vient pas de vous. C'est un don de Dieu. Cela ne vient pas de vos oeuvre si afin que nul ne se glorifie.* Il dit aussi ailleurs parlant de lui-même : *Moi qui étais autrefois un blasphémateur, un persécuteur, et un outrageux ennemi de son Eglise : mais j'ai trouvé miséricorde; faisant assez voir par ces paroles*

que la grâce ne se donne pas en considération des mérites; puis qu'il nous marque expressément, et ce qu'il a mérité par ses crimes, et ce qu'il a reçu par une bienveillance toute gratuite de son Sauveur.

Il y en a d'autres qui se vantent de posséder ce qu'ils n'ont point, selon que le marquent ces paroles d'un Prophète parlant de Moab : *J'ai connu sa présomption et son arrogance; et qu'il n'a pas la force* qu'il nous veut faire paraître. C'est ce que nous témoignent encore ces autres paroles qui sont dites à l'ange de l'Eglise de Laodicée dans l'Apocalypse: *Vous dites, je suis riche, je suis comblé de biens; et je n'ai besoin de rien. Et vous ne savez, pas que vous êtes malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nus ?*

Et enfin il y en a d'une quatrième espèce qui veulent paraître avoir eux seuls privativement à tous les autres, les biens spirituels qu'ils possèdent. Ce fut pour cela que le Pharisien dont parle l'Evangile descendit du Temple sans avoir obtenu la grâce de la justification; parce qu'il s'attribuait singulièrement le mérite de ses bonnes oeuvres, au mépris et à l'exclusion du Publicain qui priait dans le même lieu. Jésus Christ prend soin de guérir ses apôtres de ce même vice de présomption, lors qu'après qu'ils lui eurent dit au retour de leurs prédications : *Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis en votre nom*; il leur répondit aussitôt pour leur ôter cette vaine complaisance dans ces miracles qui leur étaient particuliers : *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair*. Car cet esprit superbe se laissant emporter singulièrement entre tous les autres anges, au mouvement d'une présomption insupportable, s'était écrié : *J'élèverai mon trône au-dessus des astres du ciel; je m'assoierai sur la montagne du Testament, du côté de l'Aquilon, je serai semblable au Très-Haut*. De sorte que Jésus Christ voulant réprimer ce sentiment de présomption dans le coeur de ses disciples, leur remit incontinent devant les yeux le jugement effroyable que cet ancien maître d'orgueil s'était attiré; afin de leur apprendre par la ruine de ce malheureux ce qu'ils devoient craindre d'un vice si détestable.

L'esprit de l'homme est plus sujet à tomber dans cette espèce de présomption que dans les autres, en se glorifiant d'avoir lui seul les dons qu'il possède. Et cependant c'est en cela qu'il approche le plus de la ressemblance du démon; parce que quiconque se réjouit d'avoir quelque avantage qui lui est particulier au dessus des autres; et recherche de paraître singulièrement élevé par dessus eux, il imite ce malheureux esprit, qui méprisant société des autres anges, voulut porter son trône sur l'Aquilon; et qui ambitionnant avec un orgueil démesuré la ressemblance du Très-Haut; s'efforça par un désir criminel de s'élever jusques au comble d'une grandeur toute singulière.

Quoi qu'Héliu reconnût fort bien que le don de la sagesse venait de Dieu, il tomba néanmoins dans cette quatrième espèce de présomption, en se vantant d'être plus sage que les autres, et s'en glorifiant avec une secrète complaisance en soi-même comme d'un bien qui lui était particulier. Et c'est ce qu'il nous marque par ces paroles : *Les personnes les plus âgées ne sont pas toujours les plus sages; et les vieillards ne savent pas mieux juger des choses. Je parlerai donc. Ecoutez-moi, et je vous ferai part de ma sagesse. Car j'ai attendu que vous parlassiez. J'ai oui vos prudents discours durant que vous avez disputé contre Job; et j'e regardais ce que vous diriez, tant que j'ai crû que vous aviez quelque chose à dire*. Si l'on considère ici ce que la lettre de l'Ecriture nous veut marquer, il nous paraît qu'Héliu fait assez connaître par ses paroles de quelle présomption était accompagné son silence. Car en disant : *J'ai attendu que vous parlassiez, et je pensais que vous aviez quelque chose à dire*; il témoigne clairement qu'il s'est tu durant que parlaient ces trois vieillards, plutôt dans le dessein de trouver quelque chose à y reprendre, que par un sentiment de retenue et de modestie.

Cette conduite nous représente encore mieux celle des prédicateurs de l'Eglise, qui sont remplis de présomption. Car ils considèrent plutôt dans leurs adversaires leur intention, que leurs années : et quoi que les hérétiques soient plus vieux qu'eux, ils ne laissent pas de réfuter avec audace leurs dogmes pernicieux et erronés.

Mais autant que je puis voir, il n'y a aucun de vous qui puisse reprendre Job, ni répondre à ses paroles. Et ne me venez pas dire : Nous avons trouvé le secret de la sagesse. C'est Dieu qu'il l'a abandonné, et non pas l'homme. Les hérétiques se voyant d'une part méprisés des hommes; et de l'autre, considérant que l'Eglise est en vénération presque dans toutes les nations du monde, ils s'efforcent de diminuer autant qu'il leur est possible cette grande réputation par leurs médisances et leurs calomnies; voulant faire croire qu'elle n'est comblée de tant d'avantages temporels, que parce qu'elle doit être privée des récompenses éternelles. Et c'est pour prévenir cette fausse objection qu'Héliu dit ici : *Et ne venez, pas me dire : Nous avons trouvé le secret de la sagesse. C'est Dieu qui l'a abandonné, et non pas l'homme*. Comme si les prédicateurs qui, quoi

LIVRE 23

que présomptueux, sont fidèles, disaient contre les hérétiques : Encore que vous voyiez l'Eglise sainte en honneur parmi les hommes, ne vous imaginez pas pour cela qu'elle soit rejetée ni abandonnée de Dieu. Car son Rédempteur sait bien comme il lui faut accorder les petits soulagements dont elle a besoin pour sa consolation, dans le chemin de cette vie; cependant qu'il lui garde d'éternelles récompenses, lors qu'elle parviendra à la céleste patrie. C'est donc bien à tort que vous dites, que c'est Dieu qui l'a abandonnée, et non pas l'homme; lors que vous voyez que presque tous les hommes l'ont en vénération; puis qu'elle n'est soutenue ici-bas par quelque gloire terrestre qu'afin qu'elle soit un jour plus hautement élevée dans la gloire de l'éternité.

Il ne m'a rien dit, et je ne lui répondrai pas selon vos paroles. Que veut dire ici Héliu : *Il ne m'a rien dit* ? Est-ce que l'Eglise ne prend nul soin d'enseigner et de reprendre les prédicateurs orgueilleux qui sont dans son sein, par ses humbles et véritables prédicateurs ? Elle le pratique tous les jours, et ne cesse point de le faire. Mais ces présomptueux disent comme Héliu, qui avait entendu les discours que Job avait faits publiquement : *Il ne m'a rien dit*; parce qu'en négligeant de se corriger de ce vice de présomption, ils entendent bien la voix et les enseignements de l'Eglise; mais ils dissimulent que ce soit à eux qu'elle les adresse. Ils ne se persuadent jamais qu'on les veuille reprendre d'orgueil, parce qu'ils s'imaginent être humbles; et se croyant plus sages que ceux qui les veulent enseigner, ils méprisent ceux qui les reprennent.

Quant à ce qu'Héliu ajoute : *Mais moi je ne lui répondrai pas selon vos paroles*, c'est avec beaucoup de raison qu'il leur parle ainsi. Car encore que les présomptueux qui font dans l'Eglise, lui répondent et fassent contre elle, ce n'est pas à la manière des hérétiques qui sont au dehors. Ils ne la contredisent pas en prêchant des choses fausses, mais en vivant mal; et ils n'ont pas des sentiments indignes de Dieu, ainsi que les hérétiques; mais ils en conçoivent de trop avantageux pour eux-mêmes.

Alors les amis de Job furent étonnés; ils ne répondirent plus rien, et ils s'abstinrent de parler. Ce n'est pas sans raison que les paroles d'Héliu étonnèrent les amis de Job : parce qu'encore que ces prédicateurs pleins de vanité ne gardent pas d'ordre bien réglé dans les discours qu'ils font pour la défense de l'Eglise; ils ne laissent pas souvent de troubler et de confondre les hérétiques par la force de la vérité qu'ils annoncent avec audace.

CHAPITRE 7

Qu'au lieu que les prédicateurs présomptueux affectent plus de paraître, que d'être véritablement savants, et de profiter aux autres; les humbles au contraire s'étudient à se cacher, et ne se réjouissent que du progrès spirituel de leurs auditeurs, et non des louanges qu'ils en reçoivent. De leur zèle véritable, opposé au faux de des superbes.

Puis donc, continua le jeune Héliu, *que j'ai attendu, et qu'ils n'ont rien dit : qu'ils sont demeurés en silence, et n'ont pas parlé davantage.* Les sages cessent d'ordinaire de parler, lors qu'ils ont réduit leurs adversaires à demeurer dans le silence. Car ils ne cherchent pas à faire une vaine parade de leur savoir, mais à réprimer et confondre la mauvaise doctrine que les autres avancent. Mais après qu'il est dit que les amis de Job furent étonnés; qu'ils ne répondirent plus rien, et qu'ils s'abstinrent de parler, Héliu ne laisse pas de dire encore : *J'ai attendu, et ils n'ont rien dit; ils sont demeurés, en silence, et ils n'ont pas parlé davantage.* Depuis qu'ils sont demeurés en silence, Héliu ne laisse pas de parler toujours : parce que ce jeune présomptueux, qui représentait en soi-même la figure de tous les autres, n'avait pas tant en vue de confondre les discours de ses adversaires, que de faire paraître sa capacité et sa suffisance. C'est pourquoi il ajoute : *Je répondrai aussi à mon tour, et je ferai connaître ma science.* Le parti des présomptueux, n'est pas tant d'être savants, que de le paraître; et tous leurs discours vont plutôt à faire une vaine ostentation de sagesse, qu'à la posséder en effet.

C'est contre ce vice que Dieu a dit autrefois par la bouche de Moïse : *Un vase qui n'aura point de couvercle et qui ne sera point bouché par en haut, sera réfuté impur.* Ce couvercle n'est autre chose que la retenue avec laquelle chacun doit régler soi-même toute sa conduite, sans quoi il est comme un vase impur et souillé. Ainsi l'on peut dire qu'Héliu était comme un vase qui n'était point couvert, puis qu'il s'imaginait de n'avoir rien autre chose à faire en cette rencontre, que de manifester son savoir. De sorte qu'étant comme ouvert par ce désir d'ostentation, il était destitué de la couverture du silence.

Les saints prédicateurs au contraire ressentent bien quelquefois en eux-mêmes une joie secrète du don de sagesse que Dieu leur a communiqué; mais leur principale application est de délivrer les autres de leur ignorance et de leurs erreurs : et ils ne se laissent pas même emporter par ce sentiment de joie, jusques à sortir hors d'eux-mêmes, en le témoignant par l'éclat de l'éloquence dans leurs discours; mais ils se contentent de contempler ce don de lumière dans le secret de leur coeur; et ils le goûtent au dedans, où ils l'ont reçu, et non au dehors où ils sont obligés de le manifester parmi les pièges et les dangers d'une infinité de tentations. Et lors même qu'ils sont engagés à faire paraître et avantage qu'ils possèdent, comme ils agissent toujours par le motif de la charité qui les anime, ils ne ressentent de joie, que du profit qu'en tirent leurs auditeurs, et non de l'applaudissement et de l'estime que cet éclat attire sur eux.

Les présomptueux en usent avec une conduite bien différente. Car ils ne conteraient pour rien toutes leurs lumières et tout leur savoir, si tout cela demeurait caché; et ils ne mettent leur joie que dans la bouche et les louanges des hommes. C'est pourquoi il est dit en l'Évangile que les vierges folles ne prirent point d'huile dans leurs vases; pour nous figurer que lorsque les présomptueux se contiennent de quelques vices, ils ne peuvent pas se contenter de jouir de ce bien dans le secret de leur conscience. Saint Paul au contraire avait fait provision de cette huile spirituelle, lors qu'il disait : *Le sujet de notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience.* Ainsi avoir son vase tout vide, c'est rechercher au dehors l'estime et les applaudissements des hommes, cependant qu'on a le coeur vide et dénué de toute onction. Comme donc le présomptueux Héliu recherchant sa gloire au dehors, n'avait point d'huile dans son vase, il dit ici : *je répondrai aussi à mon tour.*

Il découvre encore plus clairement dans les paroles suivantes ce feu de présomption qui le dévore au dedans du coeur, lorsqu'il ajoute : *Car je suis plein de paroles, et je sens dans ma poitrine un esprit qui me presse avec effort; ma poitrine est comme du vin nouveau qui n'a point d'air, et qui rompt les vaisseaux neufs qui le contiennent. Je parlerai et je respirerai un peu; j'ouvrirai mes lèvres et je répondrai.* Quand les présomptueux voient que les saints prédicateurs annoncent de belles choses, et sont estimés pour leur savoir et leur éloquence, ils tâchent quelquefois de les imiter dans l'élévation et la force de leurs paroles; mais non dans la pureté et la sainteté de l'intention; et ils se soucient fort peu de ce que les vrais prédicateurs recherchent le plus; mais ils souhaitent uniquement de paraître beaucoup devant les hommes.

Souvent il arrive que ceux qui sont sages s'imposent silence à eux-mêmes, quand ils voient qu'on ne les écoute pas : quelquefois aussi lors qu'ils remarquent que les crimes des méchants se multiplient, pendant qu'ils se taisent et qu'ils s'abstiennent de les reprendre, ils souffrent une violence extraordinaire dans leur esprit, et se sentent intérieurement pressés de rompre leur silence et d'éclater au dehors par de véhémentes répréhensions. C'est pourquoi après que le Prophète Jérémie se fut imposé silence à lui-même, disant : *Je ne m'en souviendrai plus, et je ne parlerai plus en son nom,* il ajoute aussitôt : *Alors je sentis dans mon coeur comme un feu brûlant, qui était renfermé dans mes os; et je tombai en défaillance, n'ayant pas la force de le supporter. Car j'ai appris les désordres que plusieurs commettent.* Ce prophète voyant que l'on ne l'écoutait point, avait eu recours au silence : mais dès qu'il s'aperçût que le mal croissait de plus en plus, il le rompit. Pendant que l'ennui de parler sans fruit l'obligeait à s'abstenir de parler, il souffrait au dedans le feu dévorant du zèle de la charité. Car les coeurs des justes s'enflamment de cette divine ardeur, quand ils considèrent que les péchés des méchants se multiplient -, pour n'être pas réprimés par d'utiles répréhensions; et ils se croiraient en quelque manière participants de leurs fautes, s'ils les laissaient croître dans l'iniquité par leur silence.

C'est pourquoi nous voyons qu'après que David se fut imposé silence, en disant : *j'ai mis un frein à ma bouche, lors que le méchant s'élevait contre moi. Je me suis tu, je me suis humilié, et j'ai cessé de prêcher le bien;* le feu brûlant du zèle de la charité lui fait aussitôt rompre son silence, selon ces paroles qu'il ajoute ensuite : *Ma douleur s'est renouvelée, mon coeur s'est enflammé au dedans de moi; et il s'allumera un feu pendant que je méditerai.* Le feu s'est échauffé au-dedans, parce que l'ardeur de la dilection du prochain cessait de s'exhaler au dehors par les exhortations et les réprimandés : Et il s'y est allumé un feu dévorant pendant que l'on médierait, parce que les répréhensions que l'on faisait au dehors pour la correction des pécheurs, s'étaient refroidies. Et en effet c'est un soulagement admirable à ceux qui se sentent consumés du feu de la charité, d'en tempérer les ardeurs, en faisant exhaler ses flammes au dehors par de sévères répréhensions contre les vices des méchants; en sorte qu'ils ne manquent point à reprendre les péchés mêmes qu'ils ne peuvent corriger, de crainte de se rendre en quelque sorte complices de l'iniquité par le tacite consentement de leur silence.

Mais comme il y a souvent des vices qui passent faussement pour des vertus, ainsi que la profusion pour libéralité, l'avarice pour épargne, la cruauté pour justice : de même le feu de la vaine gloire se couvrant d'un faux zèle de charité, ne peut quelquefois retenir, son impétuosité dans les justes bornes du silence, et nous emporte en des discours véhéments. Ce désir d'ostentation nous fait parler avec emportement et sans mesure; et sous le faux prétexte de procurer le bien du prochain, c'est la vanité de paraître, qui nous possède et qui nous emporte. Alors on se soucie peu de dire des choses qui puissent être utiles aux autres, pourvu qu'on en dise qui éclatent et qui plaisent; et on ne s'étudie nullement à corriger le mal que l'on voit dans son prochain, mais à faire paraître le bien qu'on sent en soi-même. Et c'était de cet esprit de vanité que le jeune Héliu était tellement rempli que ne pouvant plus se contenir dans les bornes trop resserrées du silence, il s'écria : *Je suis plein de paroles et je sens dans ma poitrine un esprit qui me presse avec violence. Ma poitrine est comme un vin nouveau qui n'a point d'air, et qui rompt les vaisseaux neufs qui le contiennent.*

Que si nous voulons expliquer spirituellement ces paroles, il faut par la poitrine entendre le fond du coeur; et par le vin nouveau la chaleur du saint Esprit, duquel il est dit dans l'Évangile : *Le vin nouveau ne se doit point mettre en de vieux vaisseaux.* Aussi les juifs, qui sans connaître ce mystère, rendaient témoignage de la vérité, voyant les apôtres parler tout à coup en toutes sortes de langues, dirent : *Ces gens-là sont pleins de vin nouveau.* Par les vaisseaux neufs, on peut entendre les consciences faibles et infirmes des hommes mortels, ou plutôt nos corps terrestres dont parle saint Paul, quand il dit : *Nous portons ce trésor en de fragiles vases de terre.* Comme donc le vent de la vaine gloire qui enflait le jeune Héliu le pressait de parler de la même sorte; que s'il y eût été excité par le feu du saint Esprit, et par la grâce de la charité il comparait la violence qu'il ressentait en son esprit, pendant qu'il se tenait dans le silence, à un vin nouveau et bouillant qui n'a point d'air. Et ce n'est pas sans raison qu'il dit ici, parlant de ce vin, qu'il rompt les vaisseaux neufs parce que ce n'est pas seulement la vieillesse du péché mais aussi la vie nouvelle, qui a peine de contenir la ferveur et la force toute divine de l'Esprit saint. Il est donc vrai, de dire que le vin nouveau rompt les vaisseaux neufs; puisque les âmes les plus spirituelles font impuissantes de soutenir l'effort et la violence de l'esprit de Dieu.

Je parlerai, et je respirerai un peu, j'ouvrirai mes lèvres, et je répondrai. Il dit fort bien : *je respirerai* parce qu'ainsi que c'est une grande peine aux justes de voir le mal, et de ne le pouvoir corriger de même la plus fâcheuse inquiétude des orgueilleux, est de ne pouvoir faire paraître ce qu'ils savent. Ils ressentent au-dedans d'eux-mêmes comme un feu brûlant dont ils ne peuvent supporter la violence, lors qu'ils sont, obligés de différer de quelques moments à dire tout ce qu'ils pensent. C'est pourquoi il est important lors que nous faisons quelque bonne oeuvre, de réprimer d'abord dans notre coeur tous les sentiments de vanité qu'elle nous inspire; de crainte que cette racine d'une intention corrompue, ne produise les fruits, amers, de l'iniquité.

CHAPITRE 8

Que ceux qui n'ont pas encore surmonté leurs vices et leurs passions, ne doivent pas s'ingérer de prêcher et de conduire les autres.

C'est pour cette raison que ceux qui sont encore exposés à la guerre de leurs passions, ne doivent pas s'ingérer de prêcher les autres, et de les conduire. Et dans l'Ancien Testament Dieu avait ordonné que les Lévites commenceraient bien à l'âge de vingt-cinq ans à servir dans le Tabernacle; mais qu'ils ne seraient admis à la garde des vases sacrés qu'à cinquante. L'âge de vingt-cinq ans qui est la fleur de la jeunesse, nous marque les combats contre tous les vices; et la cinquantième année, qui était celle du repos, que l'on appelait *Jubilé*, nous signifie la paix intérieure dont l'âme jouit après avoir surmonté ses passions. Les vases sacrés du Tabernacle, nous figurent les âmes fidèles. Ainsi ce que Dieu ordonnait dans l'ancienne Loi, que les Lévites qui servaient dans le Tabernacle à vingt-cinq ans, ne fussent admis à la charge de garder les vases sacrés qu'à cinquante ans, nous marque que ceux qui soutiennent encore avec quelque faiblesse et quelque désavantage la guerre contre les vices ne doivent point avoir l'audace d'entreprendre la conduite des autres. Mais quand ils seront heureusement sortis de cette dangereuse guerre par la victoire des tentations, et qu'ils se verront établis avec assurance dans la paix intérieure, alors ils pourront se charger du soin d'autrui.

Mais qui peut se vanter d'avoir parfaitement soumis ses passions, voyant que le grand apôtre dit de lui-même : *Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre*

la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché. Néanmoins il faut faire grande différence entre soutenir cette guerre avec courage, et s'y laisser surmonter avec lâcheté. Dans ce premier état notre vertu est exercée, de crainte qu'elle ne s'élève de présomption; et dans l'autre, elle est tellement abattue, qu'elle se perd et se détruit entièrement. Ainsi l'on peut dire que celui qui sait soutenir avec force et avec courage les combats des tentations, est comme régnant paisiblement sur le trône de la tranquillité spirituelle, lors même qu'il est exposé aux efforts de cette dangereuse guerre. Parce qu'encore qu'il reconnaisse en lui-même les combats des passions et des vices, il les regarde néanmoins au dessous de lui-même, et il ne s'y laisse point aller par de lâches complaisances, ni par aucun consentement criminel.

Je n'aurai nulle considération pour l'homme, et je n'en ferai point de comparaison avec Dieu. Car je ne sais pas combien je vivrai, et si celui qui m'a fait, ne m'ôtera point bientôt de ce monde. C'est une juste raison de ne point égaler l'homme à Dieu, en ce qu'on ignore combien l'homme doit vivre en ce monde, et quand il comparaitra au souverain jugement de Dieu. Et il ajoute fort bien ensuite : si celui qui m'a fait, ne m'ôtera point bientôt de ce monde : puisque, quelque long que soit le temps de cette vie, il est en effet très court en ce qu'il ne dure pas toujours. Car tout ce qui est borné par une fin, ne mérite pas d'être appelle long.

Après qu'Héliu a dit ces paroles pleines de sentences solides et de fortes vérités, il s'emporte de nouveau, en des discours de vanité, lors qu'il ajoute :

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME DU LIVRE DE JOB

1. *Cependant Job écoute mes paroles, prête une oreille attentive à ce que je vais dire.*
2. *Tu vois j'ouvre la bouche et ma langue se meut.*
3. *La pureté de mon cœur se manifestera en mes discours; mes lèvres ne laisseront passer que des sentences irréprochables.*
4. *L'esprit divin m'anime; le souffle du Tout-Puissant m'a instruit.*
5. *Tu me répondras, si tu le peux ; attends et tenons-nous face à face.*
6. *Je suis comme toi formé de boue; nous provenons du même Créateur.*
7. *Je ne veux ni me faire craindre, ni te troubler; ma main ne te sera pas pesante.*
8. *Je n'ai rien perdu de ta défense, mes oreilles l'ont recueillie tout entière; tu as dit :*
9. *Je suis pur, je ne pêche point; je suis irréprochable, car j'observe les lois.*
10. *Dieu a trouvé sujet de m'accuser; il m'a jugé comme un ennemi.*
11. *Il a mis mon pied dans une entrave; il a posé des sentinelles sur toutes mes voies.*
12. *Comment as-tu osé dire : Je suis juste et Dieu ne m'a pas exaucé ? L'Eternel n'est-il pas au-dessus de tous les humains ?*
13. *Tu as dit : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas écouté un seul mot de ma cause ?*
14. *Ce que le Seigneur a dit une fois, il le répète encore.*
15. *En nos songes ou dans nos méditations nocturnes, à l'heure où les hommes assoupis sur leur couche ressentent une terreur surnaturelle.*
16. *Il découvre leurs pensées; il donne une forme à leurs craintes secrètes; il les épouvante;*
17. *Il les détourne de l'iniquité; il préserve leur corps de la chute.*
18. *A de tels humains, il a déjà sauvé la vie; il l'a empêché de succomber dans les batailles.*
19. *Pour le blâmer derechef, il l'étend malade sur son lit; il engourdit tous ses os.*
20. *Et l'homme ne peut goûter d'aucun aliment; et son âme en désirera,*
21. *Jusqu'à ce que ses chairs pourrissent et que ses os vides de moelle se montrent à nu.*
22. *Son âme s'est approchée de la mort et sa vie de l'enfer.*
23. *Mais, y eût-il là mille anges exterminateurs, pas un seul ne le blessera, si son cœur songe à se convertir à Dieu : le Seigneur lui fera connaître ce qu'il lui reproche ; il lui montrera sa folie.*
24. *Il empêchera la mort de le saisir; il renouvellera son corps comme l'enduit d'un mur; il remplira ses os de moelle;*
25. *Il lui rendra des chairs délicates comme celles d'un enfant; il lui rendra sa virilité parmi les hommes.*
26. *Ses prières au Seigneur seront exaucées; il verra le front serein, les manifestations de Dieu; il rendra justice à ses semblables.*
27. *Alors il se fera des reproches en lui-même, disant : Qu'ai-je fait ? Je n'ai point été puni comme le méritaient mes péchés.*
28. *Mon Dieu, préservez mon âme d'entrer dans la perdition, et ma vie verra la lumière.*
29. *Voilà donc ce que, de trois manières, le Tout-Puissant fait pour chacun des mortels.*
30. *C'est lui qui a protégé mon âme contre la mort, afin qu'à la lumière, ma vie chante ses louanges.*
31. *Prête l'oreille, Job; écoute-moi, garde le silence, c'est à moi seul de parler.*
32. *Cependant, si tu as de bonnes raisons, réponds-moi ; parle, je veux avec toi être juste;*
33. *Sinon, écoute; garde le silence et je t'instruirai.*

Que les prédicateurs ne doivent pas enseigner ni reprendre avec empire; mais que l'autorité avec laquelle ils annoncent la vérité, doit consister dans la conformité de leur vie avec leurs paroles : Quels sentiments ils doivent avoir, et de leurs auditeurs et d'eux-mêmes, pour se conserver en prêchant dans l'humilité.

Ecoutez, donc, Job, mes paroles, et sois attentif à tout mon discours. J'ai ouvert ma bouche, et ma langue parle dans mon palais. Jugez quelle doit être la présomption du jeune Héliu, d'avertir le saint homme Job de l'écouter; de lui faire remarquer qu'il ouvre sa bouche; et de lui promettre, comme quelque chose de grand, que sa langue va se faire entendre dans son palais. Cela nous fait voir que le propre des docteurs présomptueux, est de ne pouvoir rien, enseigner d'une manière humble et modeste, et de ne pas bien annoncer aux autres, le bien qu'ils savent. Il paraît dans leurs paroles, lors qu'ils enseignent, un certain air de vanité qui leur fait penser qu'ils sont infiniment au-dessus de tout le monde, et qui leur fait regarder ceux qu'ils enseignent, comme étant infiniment au dessous d'eux : en sorte que s'ils leur daignent parler, ce n'est pas tant pour leur avantage, que pour établir une espèce de domination sur eux. Et c'est à eux à qui s'adressent ces paroles que Dieu dit autrefois par la bouche d'un Prophète : *Vous leur commandiez, avec dureté, et avec empire.* Ceux-là commandent de cette sorte, qui au lieu de corriger ceux qui leur sont soumis, par la douceur de la raison, ne travaillent qu'à les réduire avec sévérité sous une domination dure et pesante.

Les vrais docteurs au contraire s'éloignent d'autant plus de cet esprit de présomption, qu'ils font la guerre avec plus d'ardeur par les traits de leurs paroles, au maître même de l'orgueil, qui est le démon. Ils craignent de prêcher plus fortement sa malheureuse doctrine par des actions de vanité, qu'ils ne le combattraient dans les esprits de leurs auditeurs par des enseignements salutaires. Ainsi ils s'efforcent également, et de persuader par leurs paroles, et d'enseigner par leur bonne vie, la véritable humilité, qui est la maîtresse et la mère de toutes les autres vertus; et même ils s'efforcent de l'insinuer encore plus fortement dans le coeur des disciples de la vérité, par l'exemple de leurs actions, que par la force de leurs paroles.

C'est ce qui fait dire à saint Paul en écrivant aux Thessaloniens, comme s'il avait oublié le souverain comble de l'apostolat, auquel Dieu l'avait élevé : *Nous nous sommes conduits parmi vous comme des enfants.* Et saint Pierre, après avoir dit : *Soyez, toujours prêts de répondre à tous ceux qui vous demanderont raison de l'espérance que vous avez,* fait voir la manière dont on doit enseigner les autres, en ajoutant : *Faites-le avec douceur et modestie, en conservant une conscience pure.* Que si l'apôtre saint Paul écrit ailleurs à un de ses disciples : *Ordonne, et enseigne ces choses avec une pleine autorité;* il ne lui commande pas d'agir avec domination et empire; mais de persuader par l'autorité et l'exemple d'une bonne vie. Et ainsi c'est enseigner avec autorité, que d'accomplir premièrement ce que l'on enseigne. Et en effet l'on enseigne avec peu de confiance, quand la mauvaise conscience retient la langue. C'est pourquoi il est dit de Jésus Christ : *Il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme tes scribes et les pharisiens.* Il avait lui seul et d'une manière particulière au-dessus des autres, le vrai et légitime pouvoir de parler; parce qu'il était lui seul exempt de toute faiblesse et de tout péché; et qu'il possédait par la toute-puissance de sa divinité, ce qu'il nous a communiqué par l'innocence de son humanité toute sainte.

Nous qui sommes des hommes mortels et infirmes, lorsque nous parlons de Dieu aux hommes, nous devons avant toutes choses nous remettre devant les yeux, quels nous sommes; afin que nous apprenions par notre propre faiblesse, de quelle manière nous devons nous comporter, pour instruire utilement ceux d'entre nos frères qui sont aussi faibles. Représentons-nous donc, ou que nous sommes tels que plusieurs de ceux, que nous reprenons, ou que nous l'avons été autrefois, quoi que pas l'opération de la grâce de Dieu en nous, nous ne le sommes plus maintenant : afin que nous agissions dans la correction des autres avec d'autant plus de retenue et d'humilité, que nous nous reconnaissons plus, véritablement nous-mêmes, dans ceux que nous reprenons. Que si nous ne sommes point tels qu'ils sont, ou si nous ne l'avons jamais été, nous devons, de crainte que notre coeur ne s'enfle de présomption, et que la considération de notre innocence ne nous soit l'occasion d'une plus dangereuse chute, nous remettre devant les yeux ce que d'ailleurs il y peut avoir de bien dans ceux que nous voulons corriger; et s'il ne s'y en trouve point, alors il faut avoir recours aux secrets jugements de Dieu. Parce qu'ainsi que nous avons reçu les grâces que nous possédons, sans en avoir été dignes par aucuns mérites précédents; Dieu peut aussi verser dans leurs coeurs une telle abondance de grâces, qu'encore

qu'ils ne la reçoivent : qu'après nous, ils peuvent de beaucoup surpasser celles que nous avons reçues longtemps avant eux. Et en effet qui eût jamais crû que le jeune Saul, qui gardait les habits de ceux qui lapidaient le bienheureux Etienne, dût un jour surpasser par le mérite de l'apostolat ce saint martyr, qui mourait pour la cause de Jésus Christ ?

CHAPITRE 10

Que les présomptueux ne veulent paraître fuir la vanité des louanges, qu'afin d'en attirer davantage. Qu'ils se louent quelquefois eux-mêmes, lorsque les autres ne les louent pas. Que d'ordinaire la vanité avec laquelle ils prêchent, empêche le fruit de leurs prédications. Et qu'il est important de remarquer, qu'au lieu que ceux que Dieu veut élever, s'humilient ceux au contraire qu'il veut laisser tomber, s'élèvent de vaine gloire.

C'est par ces considérations que l'on doit premièrement acquérir la vraie humilité de coeur, et après on pourra s'employer utilement à la correction des péchés des autres. Mais Héliu, comme il a déjà été dit plusieurs fois, ne put garder cette modération dans ses discours; et s'élevant avec présomption dans ses paroles, comme si son arrogance lui eût tenu lieu d'une juste autorité, il dit : *Ecoute, donc, Job, mes paroles, et sois, attentif a tout mon discours. J'ai ouvert ma bouche, et ma langue parle dans mon palais.* Parler dans son palais, c'est parler tout bas, et non pas à haute voix. Ce qui nous marque les présomptueux qui font dans l'Eglise, lorsqu'ils ne prêchent pas contre ses ennemis; c'est à dire contre ceux qui vivent hors de son sein; mais qu'ils s'attachent seulement à reprendre quelques-uns des fidèles, qui sont comme proche d'eux.

Souvent aussi les orgueilleux veulent paraître fuir cette vanité même dont ils sont remplis et cependant qu'ils affectent de faire les choses pour être vus de tout le monde, ils les vont dire en secret à chacun en particulier, comme s'ils ne voulaient être vus de personne; afin de tirer vanité, non seulement de leur capacité et de leur savoir; mais encore du mépris apparent de vanité qu'ils s'étudient de témoigner. C'est pourquoi Héliu dit ici : *Ma langue parle dans mon palais*, comme s'il disait plus clairement : Je dis en secret ce que j'ai juste raison de penser de vous.

Quelquefois ces présomptueux se laissent emporter, jusques à un tel excès de vanité, que voyant que personne ne loue ce qu'ils disent, ils se louent eux-mêmes. Et c'est pour cela qu'Héliu ajoute ensuite : *Mes paroles partent d'un coeur simple et sincères, mes lèvres forment des sentences pures et droites.* Parler avec sincérité est une belle louange et l'effet d'une grande vertu. Et parce que les présomptueux en sont privés, ils affectent avec plus de soin de faire croire qu'ils la possèdent, afin qu'on les écoute avec beaucoup de docilité et de créance. Ainsi ils assurent que toutes leurs paroles sont simples et pures, de crainte qu'on ne découvre le vice de duplicité qu'ils veulent cacher. Souvent aussi ils mêlent des choses vraies parmi les fausses, afin de persuader plus facilement leurs mensonges, par la créance que l'on donne aux vérités qui y sont mêlées.

Après qu'Héliu a assuré qu'il parlait sincèrement, et qu'il a prévenu ses auditeurs, par le nom favorable de sentences qu'il donne aux discours qu'il allait faire, il dit ensuite pour une de ces sentences qu'il avait promise : *L'Esprit de Dieu m'a formé et le souffle du Tout-puissant m'a donné la vie.* Voulant annoncer des choses vraies, il commence par en dire de très vaines; et avant que de faire voir la pureté de ses sentiments, il témoigne quelle est sa présomption. C'est ainsi que les esprits des orgueilleux perdent le sens; et que dans les choses mêmes où leurs sentiments sont raisonnables, ils se laissent corrompre par la dépravation de leur vanité. C'est pourquoi il arrive que les vérités mêmes qu'ils annoncent, ne profitent nullement à leurs auditeurs: parce que les sentiments présomptueux qu'ils sont paraître, ne leur attirent que du mépris, et non du respect et de la créance. Et comme ils mêlent dès impertinences parmi des paroles sages, leurs auditeurs rejettent souvent ce qu'il y a de bon dans les dernières, pour le mépris qu'ils font de la sottise des autres.

Or c'est avec un ordre bien réglé qu'Héliu marque ici les choses, lors qu'il dit qu'il a été premièrement formé; et puis, qu'il a reçu l'âme et la vie; qu'il a été formé par l'esprit; et qu'il a été animé par le souffle du Tout-Puissant. Car Adam ayant été formé par le Créateur, il est écrit ensuite : *Et il souffla en son visage l'esprit de vie, et l'homme récent une âme vivante.*

Mais voyons si Héliu tire bien les suites et les conséquences de cette vérité qu'il a établie. Voici ce qu'il dit : *Répondez-Moi, si vous le pouvez, et soutenez, ma présence.* A peine a-t-il

commencé de raconter l'ordre de notre véritable origine, qu'il s'emporte aussitôt en des paroles pleines de faste et de vanité; et continue à redire en d'autres termes ce qu'il avait déjà dit, en ajoutant : *Dieu m'a aussi fait comme vous, et j'ai été formé de la même boue, néanmoins que les choses merveilleuses que je vous dis ne vous épouvantent point, et que mon éloquence ne vous fasse point de peine.* Pourquoi est-ce qu'Héliu connaissant si bien d'origine de sa condition mortelle ignore la juste règle qu'il doit suivre dans ses paroles ? Pourquoi s'égalant à Job lors qu'il considère qu'ils ont été tous deux formés de la même sorte, s'élève-t-il au dessus de lui, lors qu'il est prêt de lui parler; sinon pour nous signifier que les orgueilleux connaissent bien qu'ils viennent d'une pareille origine que tous les autres hommes; mais la vanité de leur science les leur fait considérer comme indignes d'être estimés égaux à eux ? Ils veulent bien leur être comparés en qualité d'hommes qui sont de même nature; mais ils se mettent infiniment au dessus d'eux dans la vue présomptueuse de leur capacité et de leur mérite. Ils se regardent bien comme leur ayant été égaux par la naissance; mais ils se considèrent aussi comme s'étant élevés au dessus de cette égalité par l'excellence de leur vie. Et comme ils posent pour fondement, que les autres ne sont plus égaux à eux dans le cours de la vie mortelle, ils rapportent ainsi qu'une grande merveille, ce qu'ils ont été autrefois dans leur naissance. Et c'est dans cette pensée de vanité qu'Héliu dit ici à Job : *Dieu m'a autrefois fait comme vous, et j'ai été aussi formé de la même boue. Néanmoins que les choses merveilleuses que je vous dis ne vous épouvantent point, et que mon éloquence ne vous fasse point de peine.*

Les présomptueux ont cela de propre, qu'avant qu'ils parlent, ils s'imaginent toujours qu'ils vont dire des merveilles; et ils préviennent d'ordinaire leurs discours par de grandes admirations; parce que la vanité aveuglant les plus beaux esprits, les empêche de voir en eux ce qu'il y a d'impertinent et de moins solide. Il faut aussi remarquer qu'au lieu que l'Apôtre, après avoir exhorté les Hébreux d'une manière admirable, leur dit : *Je vous supplie, mes frères, d'agrèer ce que je vous ai dit pour vous consoler, ne vous ayant écrit qu'en peu de mots.* Héliu au contraire, après n'avoir dit que des sottises, ajoute par une manière de consolation : *Que les choses merveilleuses que j'ai dites ne vous épouvantent point, et que mon éloquence ne vous fasse point de peine.* L'Apôtre appelle toute son épître aux Hébreux, une parole de consolation; et le jeune Héliu appelle ses discours, une pièce d'éloquence et une merveille. Voilà combien différents sont les goûts des fruits qui proviennent des différentes racines des pensées. L'un a d'humbles sentiments des grandes choses, et l'autre s'élève pour les moindres avec une insupportable vanité. Cela nous oblige de faire ici une remarque très importante, qui est que ceux qui doivent être élevés à une plus haute perfection, se considèrent toujours comme dans l'état le plus bas et le plus abject; et que ceux au contraire qui doivent tomber, se tiennent toujours dans l'état le plus élevé qu'il leur est possible, selon ces paroles du Sage : *Le coeur s'élève avant sa chute; et il s'humilie avant que de recevoir de l'élévation et de la gloire.*

CHAPITRE 11

Que les orgueilleux aimant mieux reprendre les autres que les consoler, leur imputent souvent de faux manquements, lorsqu'ils n'en trouvent point de véritables : et que la vraie science, au lieu de nous élever, nous humilie dans l'affliction, par la connaissance de ce que nous sommes, et de ce qu'est celui qui nous afflige.

Vous avez, donc dit à mes oreilles, et je vous ai oui proféré ces paroles : Je suis pur; je suis sans tache et sans péché, et: il n'y a en moi nulle iniquité. Parce qu'il a trouvé en moi, des sujets de plainte, c'est pour cela qu'il m'a considéré comme son ennemi. Il m'a mis les pieds dans les fers, et il m'a fermé tous les chemins. Puis prononçant son jugement contre ces paroles qu'il attribue au saint homme Job, il ajoute : Et c'est à cause de cela que vous n'êtes pas justifié. C'est avec beaucoup de vérité que Job avait dit qu'il avait été châtié des fléaux de Dieu, sans l'avoir mérité par ces péchés. Car en cela il ne parle pas autrement de soi-même, que Dieu en avait parlé, lors qu'il a ci-devant dit au démon : *Tu m'as ému contre lui pour l'affliger sans sujet. Mais Héliu ne pouvoir croire que sans que Job l'eût mérité par ses péchés, Dieu le pût affliger par un pur mouvement de miséricorde. Il ne savait pas que ces fléaux ne lui étaient pas envoyés pour expier des fautes qu'il eût commises; mais pour accroître ses mérites. Et c'est pour avoir marqué cette vérité qu'Héliu le reprend ici par ces paroles de condamnation : C'est à cause de cela que vous n'êtes pas justifié.*

Et en effet les orgueilleux ont cela de propre, qu'ils aiment mieux reprendre que de consoler; et ils attribuent tous les maux qui arrivent aux hommes, à leurs seules fautes. Ils n'entrent point dans la considération des secrets jugements de Dieu; et comme ils ne les comprennent nullement, ils ne se mettent point en peine de les examiner avec un esprit d'humilité. La vanité même de leur science en les élevant, ne sert qu'à les abaisser et les éloigner davantage de cette recherche. Car il n'y a point de plus grand obstacle à la vérité, que la présomption de l'esprit qui l'aveugle en l'enflant de vaine gloire. Et lors même que ces personnes semblent avoir atteint quelque science, on peut dire que c'est plutôt de l'écorce des choses qu'ils se repaissent, que non pas de leur substance et de leur douceur. Leurs esprits brillants ne s'attachent qu'à la surface des choses, et ils ne pénètrent jamais au dedans pour en goûter la vérité : ils paraissent vifs et subtils à l'extérieur, mais ils sont véritablement aveugles au-dedans d'eux-mêmes. Ils n'expérimentent point cette douceur intérieure qui est en Dieu, et ils ne connaissent que ce qui s'en dit à l'extérieur. Encore qu'ils conçoivent quelques secrets de la science divine, ils ne peuvent en ressentir la suavité : et quoi qu'ils en découvrent quelque chose, ils sont incapables d'en savourer la véritable douceur.

Il arrive quelquefois que les orgueilleux annoncent les vérités avec force; mais ils ne vivent pas conformément à ce qu'ils prêchent. Ce qui a fait dire autrefois au Sage : *Dieu me donne la grâce de dire les choses comme je les sens*; par où il nous marque qu'il souhaitait de les ressentir en son coeur en les disant, et, non de les dire simplement par la simple connaissance que son esprit en avait. Mais les présomptueux n'ont pas le vrai sentiment des choses qu'ils disent : parce que se laissant emporter au dehors par l'amour de désir dès applaudissements du monde, leur esprit est incapable de bien goûter la douceur intérieure.

La vraie science, au lieu de nous élever, nous fait rentrer dans nous-mêmes; et bien loin de nous inspirer la vanité, elle nous excite aux gémissements et aux larmes. Car ceux qui en sont véritablement remplis, veulent premièrement se connaître eux-mêmes; et cette vue fortifie d'autant plus leur science, qu'elle leur fait connaître plus clairement leur infirmité. L'humilité qu'ils en conçoivent leur élargit le chemin pour arriver à une plus haute science; et la considération de leur impuissance et de leur faiblesse leur découvre les voies qu'il faut tenir pour pénétrer dans les secrets les plus sublimes des choses divines. Ainsi cette science salutaire aiguise, pour le dire ainsi, et subtilise notre entendement, et le porte à la connaissance des mystères les plus cachés.

Or comme Héliu ne trouvait point la vraie cause des fléaux dont Job était affligé, parce qu'il ne la recherchait pas avec un esprit d'humilité, il pensait plutôt à reprendre ce saint homme, qu'à le consoler. C'est pourquoi il lui dit ici : *Et c'est pour cela que vous n'êtes pas justifié*. Il faut aussi remarquer qu'il est bien vrai que Job avait dit que Dieu lui avait mis les pieds dans les fers, mais non, comme le rapporte Héliu, qu'il fût pur, sans péché, sans tache, et sans aucune iniquité. Mais parce que Héliu voulait reprendre trop sévèrement ses paroles, il lui en suppose faussement qu'il n'avait point dites. Ainsi il arrivait souvent à ceux qui ne veulent jamais consoler les autres, mais toujours reprendre, de mentir pour avoir sujet de reprendre avec plus de rigueur et de dureté : parce qu'ils veulent que leurs répréhensions paraissent justes et bien fondées, ils inventent quelquefois des choses qui méritent d'être reprises. Et comme ils ressemblent à ces chevaux fougueux qui s'animent et s'échauffent à la vue de la carrière; ils se préparent comme un vaste champ à leurs invectives, par l'amas des fautes qu'ils ont controuvées contre ceux qui leur sont soumis.

Il faut aussi remarquer ici, selon qu'il a déjà été dit, que les docteurs présomptueux mêlent souvent les vérités les plus fortes dans leurs discours; parce qu'ils ne pensent qu'à enseigner de belles choses, sans considérer si elles sont utiles à leurs auditeurs. Héliu en est maintenant ici la figure; et il ne songe qu'à faire de belles leçons, et non à bien vivre. Mais puisque tout présomptueux qu'il est, il parle comme savant, oublions tout ce qu'il y a de vanité dans sa vie, et écoutons seulement ce qu'il y a de solide dans sa doctrine.

Après tant de paroles pleines de fast et de présomption, il commence à faire paraître son savoir lors qu'il dit : *Je vous répondrai que Dieu est plus grand que l'homme*.

Quelqu'un me dira peut-être ici, que nul n'ignore cette vérité, quand même personne ne l'enseignerait. Il est vrai qu'elle paraît très commune, si l'on ne remonte point jusqu'à la source d'où elle part. Héliu parlait à un homme qui était affligé d'une infinité de maux, et qui en ignorait la cause. C'est pourquoi il lui dit : *Je vous répondrai que Dieu est plus grand que l'homme*; afin que l'homme qui est affligé considérant que Dieu est infiniment au dessus de lui, se soumette en tout ce qu'il souffre au jugement de celui auquel il se reconnaît inférieur; et qu'il soit persuadé que ce qu'il souffre par l'ordre de celui qui le surpasse en justice et en bonté, doit être très juste, quoi que les raisons de cette justice lui soient inconnues. Et ce sentiment d'humilité est si puissant, que lors même qu'une personne est châtiée de la main de Dieu pour quelque péché, pourvu

qu'elle ne résiste point à ses ordres en murmurant contre lui, elle commence à devenir juste, dès là qu'elle ne se plaint point de la justice de celui qui la châtie.

Car l'homme a été premièrement créé dans la soumission à son Créateur : de sorte qu'il rentre dans l'ordre de sa première création, lors qu'il préfère à son propre jugement l'équité souveraine de son Juge, encore même qu'il ne la puisse comprendre. C'est donc avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Dieu est plus grand que l'homme*; afin de nous apprendre à dépouiller notre esprit de toute enflure de vanité par la considération de la puissance du Créateur. Aussi a ce été par cette même considération de l'infirmité humaine, que David gémissant sous le poids des fléaux de Dieu, fut comme forcé de s'écrier : *Je me suis tu, et je n'ai point ouvert la bouche : parce que c'est toi qui m'as formé*. Car en faisant réflexion sur la nature de sa condition mortelle, il y trouva la cause des afflictions qu'il endurait; puis qu'il est visible que Dieu qui a fait l'homme par sa bonté lors qu'il n'était point, ne l'afflige pas sans justice après l'avoir fait.

CHAPITRE 12

Que c'est principalement dans l'Écriture sainte que Dieu nous instruit de sa volonté, et nous console dans les diverses rencontres de cette vie : Et de l'incompréhensibilité de la naissance éternelle du Verbe, qui n'est dépendante d'aucun temps.

Vous disputez, avec lui, à cause qu'il n'a pas répondu à tous vos discours; Dieu parle une fois, et il ne répète pas une seconde fois ce qu'il a dit. C'est le propre d'un coeur affligés que lors qu'il voit aller les choses au contraire de ce qu'il désire, il souhaiterait, s'il était possible, que Dieu lui rendît raison pourquoi cela se fait ainsi, et pourquoi il ne se fait pas d'une autre sorte. Il voudrait consulter Dieu sur tout ce qui se passe dans le monde, qui n'est pas conforme à ses sentiments; afin qu'en ayant appris les vraies causes, il demeurât en repos.

Or Heliu prévoyant que Dieu allait établir les livres saints pour y répondre à toutes les demandes ou publiques ou secrètes que tant de monde pourrait faire, il dit à Job : *Vous discutez, avec lui, à cause qu'il n'a pas répondu à tous vos discours. Dieu parle une fois, et il ne répète pas une seconde fois ce qu'il a dit*. Comme s'il vouloir dire : Dieu ne refait pas des réponses particulières à chacune de nos demandes; mais il compose un discours si admirable, qu'il satisfera à toutes les questions qu'on lui pourra jamais faire. Et en effet chacun trouve dans l'Écriture divine, s'il a le soin de l'y bien chercher, les causes et les raisons de tout ce qui nous regarde; et il n'est point nécessaire, lors que nous souffrons quelque peine, d'attendre que Dieu nous fasse des réponses particulières pour nous instruire. Car il répond en général dans ce livre merveilleux à toutes les questions que nous pouvons faire, sur ce que chacun de nous endure en ce monde. Et c'est là que la vie de ceux qui nous ont précédé, doit servir de modele à ceux qui les ont suivis.

Et pour en donner ici un exemple entre plusieurs autres; quand nous sommes pressés de quelque tentation, ou de quelque douleur dans notre chair, nous voudrions bien quelquefois en savoir la cause secrète afin qu'au moins cette connaissance servît à nous consoler de la peine que nous endurons. Mais comme Dieu ne nous répond pas à chacun en particulier dans toutes nos tentations et toutes nos peines, il faut avoir recours à ses Écritures; et là nous trouverons que saint Paul s'étant adressé à lui dans les tentations d'une chair faible et mortelle, il en reçut cette réponse : *Ma grâce te suffit. Car ma puissance se fait plus paraître dans la faiblesse*. Ces paroles furent dites à ce grand apôtre dans les peines qu'il endurait, afin qu'il ne fût pas besoin que Dieu le dît à chacun de nous en particulier dans de pareilles rencontres. Nous entendons dans l'Écriture cette voix divine qui fortifia saint Paul affligé; afin que lors que nous nous trouvons aussi dans l'affliction, nous ne nous attendions pas qu'une voix semblable s'adresse particulièrement à chacun de nous pour nous consoler. Il est donc vrai de dire que le Seigneur ne répond pas à toutes nos paroles; parce qu'il a parlé une fois, et qu'il ne répète pas deux fois ce qu'il a dit; c'est à dire qu'il a pris soin de nous instruire par les enseignements qu'il a donnés à nos pères dans ses saintes Écritures.

Il faut donc, et que les humbles docteurs de l'Église, et, que les docteurs présomptueux apprennent ici, lors qu'ils voient quelques-uns des fidèles dans quelque découragement et dans quelque peine, que Dieu ne répond pas à toutes nos paroles; parce qu'il a une fois parlé, et qu'il ne répète pas une seconde fois ce qu'il a dit; c'est à dire qu'il ne répond pas ordinairement aux pensées de tous les hommes, et ne les console pas dans leurs tentations par la voix de quelque prophète, ou par le ministère des anges; d'autant qu'il a renfermé dans les sacrées Écritures tout

ce qui peut arriver à chacun de nous, et qu'il a pris soin de former par les exemples de ceux qui nous ont précédé, la vie de ceux qui les doivent suivre.

Ces paroles : *Dieu parle une fois, et il ne répète pas une seconde fois ce qu'il a dit*, peuvent aussi avoir un sens plus élevé, en les entendant du Père éternel qui a engendré son Fils seul-engendré, consubstantiel à lui. Car en Dieu, *parler*, c'est proprement engendrer le Verbe. De sorte que parler une seconde fois, c'est n'avoir point d'autre Verbe que son Fils seul-engendré. C'est pourquoi il est fort bien dit ensuite : *Et il ne répète pas une seconde fois*, parce qu'ainsi que nous venons de le marquer, ce même Verbe qui est son Fils est seul-engendré. Quant à ce qui est dit : Il *parle*, au temps présent; et non, il a parlé, ou, il parlera; qui serait le passé ou le futur; cela marque visiblement que ni l'un ni l'autre de ces deux temps ne convient à Dieu. De sorte que l'on peut lui attribuer avec d'autant plus de liberté quel temps l'on veut, qu'il n'y en a nul qui lui soit véritablement convenable. Car s'il y en avait seulement un qui lui convint proprement, on n'aurait pas la liberté de lui en appliquer un autre. Mais parce que nul ne peut s'accommoder à sa nature divine, il est libre de marquer en lui celui que l'on veut.

Et en effet le Père a engendré son Verbe sans aucun temps. Mais qui peut parler, assez dignement d'une naissance et si incompréhensible et si ineffable; dans laquelle l'Eternel a produit son coéternel; celui qui était avant tous les siècles, a engendré son égal; et celui qui est né, n'est en rien moindre que celui qui l'a engendré ? Nous pouvons bien admirer des choses si merveilleuses: mais il ne nous est pas possible de les comprendre. C'est néanmoins voir et connaître en quelque sorte le miracle de cette divine naissance, que de le pouvoir admirer. Mais d'ailleurs comment peut-on voir ce qu'on ne saurait comprendre ?

Il se rencontre dans l'usage ordinaire, des choses corporelles qui nous peuvent conduire à quelque notion des spirituelles. Par exemple, si lorsque quelqu'un se trouvant les yeux fermés dans un lieu obscur, on vient tout d'un coup lui présenter une lumière, ses yeux fermés en étant frappés, s'ouvrent aussitôt. S'ils ne voyaient rien, pourquoi ont-ils été touchés de cette lumière ? Il est certain néanmoins qu'ils ne pouvaient rien voir clairement, étant fermés. Car s'ils eussent vu parfaitement les choses en cet état, il ne leur eût pas été besoin de s'ouvrir pour les mieux voir. Nous en sommes de même quand nous nous efforçons de connaître quelque chose de l'incompréhensible nature de Dieu. Car dès lors que notre esprit est frappé d'admiration à l'éclat de cette lumière, il est vrai de dire qu'il entrevoit en quelque manière, ce qu'il ne peut voir clairement; de même que des yeux fermés dans l'obscurité, voient quelque chose de l'éclat d'une lumière qu'on leur présente tout-à-coup.

Au lieu qu'Héliu dit ici au présent : *Dieu parle une fois* : David a dit depuis en un psaume : *Dieu a parlé une fois*, parce qu'ainsi que l'on dit de ce Fils seul-engendré du Père, qui est aussi son Verbe; qu'il est né, à raison de la souveraine perfection de son être; et qu'il naît toujours à cause de son éternité; l'Écriture a coutume d'user indifféremment en parlant de Dieu, de ces deux termes, *de parler, et d'avoir parlé*. Lors donc que l'on considère que Dieu a engendré son Verbe souverainement parfait, on peut dire : *Dieu a parlé*. Et lors qu'on regarde qu'il l'engendre continuellement, on dit fort bien qu'il parle. Ce n'est pas que ce soit parler proprement du Verbe que de l'appeler parfait, puis qu'il n'a pas même été fait, mais engendré. Mais nous exprimons sa souveraine plénitude, autant que nous en sommes capables, par les termes faibles et Jésus Christ dit dans l'Évangile, parlant de Dieu son Père : *Soyez, parfaits comme votre Père céleste est parfait*.

CHAPITRE 13

Que pour bien pénétrer dans les choses spirituelles, il faut être parfaitement dégagé des corporelles, qui bouchent les oreilles de notre cœur, et nous empêchent d'entendre la voix de Dieu. Et que c'est ce qui a obligé les saints qui se sont trouvés, engagés, en des ministères extérieurs, à rentrer souvent en eux-mêmes à l'exemple de Moïse.

Comme ce mouvement secret d'admiration que nous avons pour la nature divine, touche d'ordinaire ceux qui ne sont pas occupés des désirs terrestres, Héliu nous marque fort bien comment Dieu a fait entendre sa parole, lors qu'il dit ensuite : *Dans le sommeil, par une vision de nuit, quand les hommes sont assoupis, et qu'ils dorment dans leurs lits*. Que veut dire que Dieu nous parle par le moyen du sommeil, sinon que nous ne pouvons connaître ses divins secrets, lors que nous sommes éveillés par le désir des choses terrestres ? Dans le sommeil tous les sens extérieurs sont assoupis, et l'on n'a que des vues intérieures. Si donc nous voulons contempler

les choses intérieures et spirituelles, il faut dormir et se dégager de toute application aux choses extérieures. Car la voix de Dieu se fait comme entendre par le sommeil, lors que notre âme tranquille prend son repos dans la cessation des actions de ce siècle, et que dans ce silence spirituel elle médite les divins préceptes. Et en effet quand l'esprit s'endort par ce saint éloignement des actions extérieures, il devient capable de connaître plus pleinement quel est le poids et l'étendue des commandements de son Dieu. Et c'est alors que la parole divine pénètre plus vivement dans notre âme, qu'il trouve de s'occuper du tumulte des soins de la terre.

C'est au contraire une très méchante manière de veiller, que de nous laisser sans cesse troubler par l'agitation des choses du siècle. Car il n'y a rien qui nous bouche davantage l'oreille du coeur, que le tumulte des pensées terrestres; et plus le bruit désordonné des soins du monde retentit au dedans de l'âme, moins on est capable d'y entendre la voix du souverain Juge. Et en effet l'homme étant ainsi divisé ne peut suffire à l'un et à l'autre : et lors qu'il veut s'instruire, intérieurement sans sortir de son application extérieure, il lui arrive nécessairement de devenir d'autant plus sourd au dedans de l'âme, qu'il écoute davantage le bruit des objets extérieurs.

Lors que Moïse était encore mêlé parmi le peuple d'Egypte, il y était comme veillant; c'est pourquoi il ne put dans l'Egypte entendre la voix du Seigneur. Mais quand après la mort de l'Egyptien il se fut retiré dans le désert, et que pendant une demeure de quarante années dans la solitude, il se fut comme endormi par l'éloignement du tumulte des choses terrestres, alors il fut trouvé digne d'entendre la voix de Dieu; parce qu'il veillait d'autant plus véritablement pour connaître les choses intérieures et spirituelles, que par la vertu de la grâce il était comme endormi aux passions des choses extérieures. Nous lisons aussi qu'ayant été établi pour la conduite du peuple nombreux d'Israël, il fut mené sur une montagne pour y recevoir les préceptes de la Loi divine; et que pour être capable de pénétrer dans les choses intérieures, il fut obligé de se soustraire à toutes les occupations du dehors.

C'est pourquoi les saints, qui sont obligés par la nécessité de leur ministère de servir en des fonctions extérieures, ont grand soin de rentrer sans cesse en eux-mêmes; afin que montant, pour le dire ainsi, dans leurs coeurs sur la pointe la plus élevée de leur pensée, ils reçoivent sur cette montagne spirituelle la loi de Dieu; et qu'étant dégagés du tumulte des actions séculières, et comme élevés au sommet d'une tranquille méditation, ils y puissent examiner et découvrir la volonté souveraine de leur Créateur. Aussi était-ce pour cela que Moïse allait si souvent consulter Dieu sur ses doutes dans le secret du Tabernacle, et qu'il y trouvait les résolutions certaines de ce qu'il avait à faire et à décider. Car quitter la multitude pour aller dans le Tabernacle, n'est autre chose que s'éloigner du tumulte des choses extérieures, pour rentrer en soi-même et dans le secret de son coeur. C'est là que l'on considère le Seigneur, et que l'on apprend dans la tranquillité intérieure du silence, ce que l'on a à faire au dehors dans les actions publiques.

Ceux qui veulent bien conduire les âmes, sont encore tous les jours la même chose, lors qu'ils ne peuvent pas bien discerner la vérité dans les choses qui sont douteuses. Ils ont recours à l'intérieur de leur âme comme à un sacré tabernacle, et examinant avec beaucoup d'attention la Loi divine, ils consultent, le Seigneur comme en la présence de son Arche sainte; et ils manifestent ensuite au dehors par leurs actions, ce qu'ils ont premièrement appris dans le secret du silence. Comme ils se veulent acquitter de leurs fonctions extérieures d'une manière irrépréhensible, ils courent sans cesse à ce tabernacle spirituel; et entendent ainsi la voix de Dieu comme dans un songe, lors qu'ils se détachent de tous leurs sentiments charnels dans une attentive méditation.

C'est encore en ce même sens que l'Epouse sacrée avait oui dans les *Cantiques* la voix de son saint Epoux, lors qu'elle disait : *Je dors, et mon coeur veille*. Comme si elle eût dit en termes plus clairs : Lors que mes sens extérieurs sont assoupis par un parfait détachement de tous les soins de cette vie, cette inapplication extérieure me donne moyen de mieux pénétrer dans les choses intérieures : et cependant que je suis comme insensible à ce qui se passe au dehors, je suis infiniment plus éclairée pour découvrir ce qu'il y a de plus intime et spirituel. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Héliu a dit ici, que Dieu nous parle par le sommeil.

Il dit aussi fort bien ensuite : *Et par une vision de nuit*. Car les visions de nuit apparaissent d'ordinaire à notre esprit sous de certaines images. De jour nous voyons les choses plus distinctement; mais nous ne les entrevoyons que confusément dans une vision de nuit. Comme donc les saints ne conçoivent les secrets de la nature divine durant cette vie, qu'au travers les nuages de certaines images corporelles, étant incapables; de les voir plus clairement, et ainsi qu'elles sont en elles-mêmes; aussi, après qu'Héliu a dit que Dieu nous parlait dans le sommeil, il ajoute fort bien : *par une vision de nuit*. Car la vie présente est une vraie nuit; et tant que nous vivons sur la terre, nous ne pouvons apercevoir les choses intérieures qu'à travers l'obscurité des fantômes corporels. Et c'était de l'épaisseur de ces ténèbres, qu'un prophète se plaignait

autrefois d'être tellement environné, qu'il ne pouvait bien voir son Dieu, lors qu'il lui disait : *Mon âme vous a désiré toute la nuit*. Comme s'il eût dit plus clairement : le souhaite avec ardeur de vous voir dans les ténèbres de cette vie; mais je suis encore tout environné de l'épais nuage de l'infirmité humaine. David reconnaissant aussi l'obscurité de cette nuit, désire passionnément la clarté de la vraie lumière, quand il dit dans un psaume : *Je me présenterai le matin devant toi, et je te verrai*. Avouant assez combien faible était sa vue durant la nuit de ce siècle; puisque pour être en état de contempler Dieu, il souhaitait d'arriver au matin de l'éternité.

Comme donc c'est proprement dormir, que s'abstenir des actions extérieures; c'est aussi avec beaucoup de raison qu'Héliu ajoute : *Quand les hommes sont assoupis*. Et parce qu'à l'égard des saints, on peut dire qu'ils se reposent dans le lit de l'âme, quand ils sont à l'extérieur dans l'inaction; Héliu dit encore fort bien ensuite : *Et qu'ils dorment sur leurs lits*. C'est pourquoi il est écrit ailleurs : *Les saints s'élèveront avec allégresse dans la gloire; ils chanteront avec joie étant assis sur leurs lits*.

Disons donc que Dieu nous parle une foi, savoir dans le sommeil par des visions de nuit, quand les hommes sont assoupis, et qu'ils dorment dans leurs lits; d'autant que nous commençons à pénétrer dans le secret des choses divines, lors que nous séparant des désirs tumultueux de ce monde, nous nous retirons comme sur le lit de notre âme. Et parce qu'ainsi que nous l'avons déjà remarqué, le repos et le secret de la méditation intérieure ouvre l'oreille du coeur, que le bruit tumultueux des affaires de ce monde avait fermée, ce n'est pas sans raison qu'Héliu ajoute : *Alors il ouvre les oreilles des hommes*; puisque quand ils sont comme assoupis par la cessation des actions extérieures, ils ont l'oreille du coeur ouverte, pour entendre tout ce qu'il leur communique dans leurs plus secrets replis.

CHAPITRE 14

Que l'âme peut être touchée de componction par quatre différentes considérations; savoir, ou du mal qu'elle a fait par le passé, ou du mal qu'elle craint à l'avenir, ou du mal quelle souffre maintenant, ou du bien qu'elle ne possède pas encore : Qu'on est incapable de bien ressentir le malheur de la vie présente, si l'on ne sait bien connaître le bonheur de la vie future. Et que le sentiment de notre misère qui nous empêche de goûter dès à présent les douceurs du ciel, est une des plus grandes peines des âmes parfaites.

Quand aussi nous venons à considérer avec attention les fléaux publics que Dieu nous envoyé, et la conduite de ses jugements cachés sur nous, alors nous ne pouvons nous empêcher de fondre en larmes. C'est pourquoi Héliu dit ensuite : *Et les enseignant, il les instruit avec une sévère discipline*. Car lorsque l'âme entre dans la considération de ces choses, et qu'elle se déchire elle-même par la pénitence, les larmes, qu'elle répand dans sa componction et sa douleur, sont comme autant de blessures qu'elle reçoit; ce qui fait dire à Salomon qui avait en vue ces deux sortes de peines et de châtimens : *Les meurtrissures des coups, et les plaies qui pénètrent jusques dans le ventre, guérissent les maux*. Le Sage entend par les meurtrissures des coups, les châtimens de Dieu que nous recevons dans notre chair; et par les plaies qui pénètrent jusques dans le ventre, il nous veut marquer les blessures intérieures que la componction fait dans le coeur. Car comme le ventre s'étend quand il est rempli de viandes; de même l'esprit s'enfle et s'élève quand il est plein de pensées mauvaises.

Ainsi il est vrai de dire que ces deux sortes de blessures guérissent les maux : parce que les peines extérieures que l'on souffre dans la chair, purifient les pécheurs; et que la douleur de la pénitence perce l'enflure pernicieuse de l'âme. Mais il y a entre elles cette différence, que les premières marquent les fléaux et les châtimens, et que les autres ne signifient que la componction et les larmes. Les unes tourmentent en nous affligeant, et les autres nous consolent et nous fortifient. Les unes par la douleur nous causent de la tristesse, et les autres par la tristesse nous procurent de la joie. Comme néanmoins cette componction salutaire perce et déchire notre coeur, c'est avec beaucoup de raison qu'elle est ici nommée *une sévère discipline*.

Car il y a quatre différens motifs qui excitent fortement la componction dans une âme juste. Le premier est, lors qu'elle se souvient du mal qu'elle a fait, en considérant où elle a été. Le second, lors que la crainte des sévères jugemens de Dieu la fait rentrer en elle-même pour penser, où elle sera. Le troisième, lors que faisant une sérieuse attention sur les maux de la vie présente, elle regarde avec douleur l'état où elle est. Et le quatrième, lors qu'envisageant les biens

éternels de la vie future, elle jette ses yeux baignés de larmes vers cette bienheureuse demeure où elle n'est pas.

Saint Paul rappelait dans sa mémoire les maux qu'il avait commis et s'affligeait lui-même par ce cuisant souvenir, quand il disait : *Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, car j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* Il se représente fortement quelle est la sévérité des jugements du Seigneur; et la crainte d'y être un jour exposé lui fait dire : *Je traite rudement mon corps, et je le réduis, en servitudes, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* D'ailleurs, il faisait attention sur les maux de cette vie, lors qu'il disait dans une autre Epître : *Pendant que nous habitons en ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur et comme hors de notre patrie.* Et dans celle aux Romains : *Je sens dans les membres de mon corps, une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché, qui est dans les membres de mon corps. Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?* Et enfin il considérait les biens futurs de la patrie éternelle, lors qu'il disait : *Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes; mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement; mais alors je le connaîtrai, comme, je suis moi-même connu de lui.* Et ailleurs : *Nous savons que si cette maison de terre ou nous habitons, vient à se dissoudre; Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui durera éternellement.* Et considérant les biens dont cette divine maison sera remplie, il dit ailleurs : *Afin de vous faire savoir quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés; quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il destine aux saints; et quelle est la grandeur suprême du pouvoir qu'il exerce en nous qui croyons.*

Le saint homme Job faisait réflexion sur les maux de la vie présente, lors qu'il disait : *La vie humaine est une continuelle tentation sur la terre.* Et David dit dans un psaume : *Tout homme vivant, n'est que vanité, il passe comme une ombre et comme un fantôme; et c'est en vain qu'il se trouble et qu'il s'agite.* Ce même prophète contemplant le bonheur de la patrie éternelle; et considérant d'une part les maux où il était ici exposé, et de l'autre les biens dont il ne jouissait pas encore; il s'écriait avec douleur : *Hélas que mon exil est long !* Et dans un autre psaume : *J'ai dit dans le trouble de ma crainte : Tu m'as rejeté de devant tes yeux.* Il avait vu étant élevé en extase, ou dans le transport de son âme; ce que les interprètes ont appelé improprement *dans sa crainte*; qu'il avait été rejeté de devant les yeux de Dieu. Parce qu'après que son âme eut été éclairée des rayons de la lumière divine par la grâce de la contemplation, il revint à lui-même; et ce fut alors qu'il reconnut véritablement quels étaient les biens dont il était encore privé, et à quels maux il était sujet durant cette vie. Car on est incapable de bien sentir quel est le malheur de la vie présente, si l'on n'est pas encore capable d'éprouver par le goût de la contemplation quel est le bonheur de la vie future. Et c'est pour cela que David disait qu'il avait été rejeté de devant les yeux de Dieu : d'autant qu'il vit dans l'élévation de son transport, ce qu'il se plaint de ne pouvoir plus bien connaître, lors qu'il retomba dans la bassesse de son état ordinaire.

L'âme parfaite est plus ordinairement touchée de ce sentiment de componction, qui lui fait chasser de son esprit toutes les images corporelles qui y passent contre son gré, et qui l'excite à porter ses regards intérieurs vers les rayons de la lumière infinie. Ces fantômes qui la troublent au dedans du coeur, lui viennent de l'infirmité de sa chair mortelle : mais quand elle est touchée d'une vraie componction, elle veille avec grand soin pour chasser toutes les images corporelles qui se présentent à son esprit; afin que lorsqu'elle recherche la vérité souveraine, les fantômes grossiers de son imagination ne la troublent et ne la trompent jamais. Comme ce sont eux qui l'ont abaissée au dessous d'elle-même, elle tâche de s'en dépouiller pour se relever au dessus : et après s'être misérablement dissipée dans la multiplicité des objets extérieurs, elle s'efforce de se réunir vers un seul et unique objet; afin que si la force de son amour l'en rend capable, elle puisse contempler l'être suprême et incorporel.

Ainsi elle parvient quelquefois jusqu'à goûter quelque chose de cette douceur intérieure, qu'elle n'avait point encore éprouvée; et elle se trouve en un instant comme toute renouvelée par le feu de l'esprit divin qui la pénètre intimement. Alors elle s'y porte avec d'autant plus d'avidité, qu'en le goûtant elle l'aime davantage; elle souhaite avec un ardent désir de posséder au dedans, de lui dont elle a intérieurement éprouvé la suavité et la douceur. L'amour d'un bien si désirable lui donne un saint mépris de ce qu'elle est; et dès qu'elle en a goûté le moins du monde, elle reconnaît la misère de l'état dans lequel elle en était privée. Elle fait donc de continuels efforts pour s'attacher inséparablement à ce bien suprême; mais son infirmité la retient; et comme elle voit que son indignité ne peut compatir avec cette pureté infinie, elle ne trouve de consolation que dans les larmes; et ses pleurs lui servent comme d'un lit pour la soutenir, lors qu'elle retombé en

elle-même et dans sa faiblesse ordinaire. Car étant sans cesse portée vers les choses basses, par les habitudes du vieil homme, elle ne peut longtemps arrêter les yeux de son âme sur ce bien qu'elle n'entrevoit en elle que comme en passant. C'est pourquoi elle soupire, elle se tourmente, et fait de continuel efforts pour s'élever au-dessus de soi; mais elle se fatigue inutilement, et elle est toujours contrainte de retomber dans ses ténèbres qui lui sont si familières.

Comme donc l'âme qui est touchée de ces sentiments souffre en soi-même un très violent combat, et que ces mouvements intérieurs dont elle est agitée la peinent et l'affligent infiniment, nonobstant les douceurs qui y sont mêlées; Héliu, après avoir dit que Dieu nous parlait dans le sommeil, et que par cette admirable manière de parler il ouvrait les oreilles de notre coeur, appelle avec grande raison cette voie de nous faire entendre les choses célestes, *une sévère discipline*; parce que Dieu nous frappe alors avec d'autant plus de violence, que par la secrète inspiration de sa grâce il fait plus fortement retentir aux oreilles de notre âme le son de sa voix divine, pour nous donner l'intelligence des choses du ciel. Car personne ne déplorerait l'état où il est, s'il ne ressentait intérieurement quelque chose qui lui fait connaître celui auquel il n'est pas. Et en effet quand nous considérons que nous avons été formés dans un état de rectitude et d'innocence, mais que nous nous sommes laissés corrompre par le consentement mortel que nous avons donné aux persuasions du démon, nous reconnaissons assez clairement qu'il y a grande différence, entre ce que nous avons fait, et l'état auquel nous avons été faits; et qu'étant purs et entiers par notre première condition, nous avons été souillés par notre péché.

C'est pourquoi étant touchés des sentiments d'une vraie componction, nous nous efforçons de fuir ce que nous avons commis, pour être rétablis dans l'état auquel la main de Dieu nous a formés. Et c'est dans cette pensée qu'Héliu ajoute fort bien ensuite : *Afin de détourner l'homme de ce qu'il a fait, et de le guérir de l'orgueil*. Car qu'a fait l'homme de lui-même, sinon le péché, selon ces paroles de l'Écriture : *L'orgueil est le commencement et la source de tout péché*. C'est donc avec grande raison qu'il est dit ici, que l'homme se détourne de ce qu'il a fait, lors qu'il est dépouillé d'orgueil. Car s'élever d'orgueil contre celui qui nous a formés, c'est violer ses préceptes par le péché : puisque celui qui dédaigne par sa désobéissance de lui demeurer soumis, se soustrait véritablement du joug; de sa domination légitime. Comme au contraire celui qui s'efforce d'éviter le mal qu'il a fait, reconnaît humblement l'état de justice auquel il a été formé par son Créateur : et il rentre avec humilité dans l'ordre de sa première condition, lorsque s'éloignant de ses propres oeuvres, il aime et désire de devenir tel que Dieu l'avait formé dans sa première création.

CHAPITRE 15

Que Dieu ne préservera des supplices de l'autre vie, que ceux dont il aura délivré le coeur de l'amour de la vie présente; que souvent les moyens que nous avons pris pour nous procurer du repos contre les tentations et les peines de nos péchés passés, nous deviennent de nouveaux sujets de peine et d'affliction. Et que c'est par miséricorde que Dieu trouble ainsi la tranquillité de notre vie, afin que nous n'y établissions pas notre vrai repos et que nous nous humiliions sans cesse dans le sentiment de notre misère.

Comme l'humble connaissance de l'état de notre première condition nous procure la gloire céleste, et nous préserve des supplices de l'éternité, c'est avec beaucoup de raison qu'Héliu ajoute : *Délivrant son âme de corruption, et préservant sa vie de passer au fil de l'épée*. Car tous, les pécheurs sont contraints de passer de la corruption des vices de ce monde, au tranchant de l'épée des tourments de l'autre vie; et ils seront un jour justement punis, pour avoir maintenant établi leur joie en des plaisirs injustes et criminels.

Il faut aussi remarquer que Dieu nous parlant dans le sommeil, délivre premièrement notre âme de corruption, et puis la préserve de l'épée : parce qu'il ne sauvera un jour des supplices de l'autre vie que ceux dont il aura délivré le coeur durant celle-ci, des charmes et des plaisirs du péché. De sorte qu'on n'a pas sujet de craindre la rigueur de cette épée vengeresse; lors qu'après être converti, l'on ne s'est point laissé fouiller par la corruption de l'iniquité. Ce n'est donc pas sans raison qu'il est dit ici : *Délivrant son âme de corruption, et préservant sa vie de passer au fil de l'épée*. Puisque c'est proprement passer de la corruption au tranchant de cette cruelle épée, que de passer de l'accomplissement du péché, aux souffrances des feux éternels.

Il reprend aussi dans le lit par la douleur, et il dessèche tous ses os. Dans l'Écriture le mot de lit signifie quelquefois la volupté de la chair, quelquefois le repos dans les bonnes oeuvres, et

quelquefois la paix temporelle. Et en effet que nous marquent ces paroles que le Seigneur dit dans l'Evangile à ce malade, qu'il avait guéri : *Lève toi, emporte ton lit, et vas en ta maison*, sinon qu'il porte étant sain, ce qui lui avait servi, pour se coucher étant malade. Car tous ceux qui mettent leur jouie et leur plaisir dans les vices, sont comme malades et couchés dans les voluptés de la chair : mais il faut que ceux qui sont guéris, portent, étant sains, ce qui leur a servi de lit étant malades, c'est à dire, que ceux qui par l'assistance divine ont été délivrés des vices, supportent patiemment les révoltes de cette même chair, dans les passions de laquelle ils languissaient auparavant.

Nous avons dit que ce mot de lit marquait aussi le repos dans les bonnes oeuvres; et cela nous est signifié par ces paroles de saint Pierre : *Enée, le Seigneur Jésus Christ te guérit. Lève-toi faites toi-même ton lit*. Car que veut dire : *Lève-toi*, sinon abandonner les péchés que vous avez faites ? Et que nous-manque : *Faites vous même votre lit*, sinon travailler à mériter des récompenses, dans la jouissance desquelles vous puissiez vous reposer ? Ainsi en se levant, on s'éloigne de ce qu'on a fait auparavant; et en accommodant son lit, on trouve et on jouit du bien qu'on a fait ensuite. David comprend l'un et l'autre en ce peu de mots : *Détournez-vous du mal, et faites le bien*. Car se détourner du mal, est le même que se lever du lieu où l'on était couché; et faire le bien, est la même chose que se préparer des matières de récompenses pour s'y pouvoir reposer. Et en effet celui qui se détourne du mal, mais qui ne fait pas encore de bonnes oeuvres, s'est bien à la Vérité levé du lieu où il était couché; mais il ne s'est pas encore préparé un autre lieu pour se reposer.

Enfin ce terme de *lit* dans l'Ecriture, signifie quelquefois la paix temporelle, selon ces paroles d'un psaume : *Vous avez, bouleversé tout son lit dans son infirmité*. Car si quelqu'un se lassant de l'embarras des soins temporels, veut par le mouvement de la grâce, sortir des voies laborieuses du siècle, il se peine et il s'afflige d'une douleur salutaire. Il pense comment il pourra s'éloigner des désirs de la vie présente et trouver quelque repos pour sortir de tous ses travaux. Il cherche les moyens propres à se procurer cette paix si désirable, et il souhaite de parvenir à un état qui lui soit comme un lit de repos, où il puisse être exempt de tous les travaux de ce monde. Mais parce que durant cette vie, en quelque condition que l'on soit, et dans quelque retraite et quelque solitude que l'on se cache, on ne peut s'exempter des tentations; c'est souvent dans ce que l'on s'était proposé comme un repos très assuré, que l'on trouve plus de sujets de tentation et de douleur. Et c'est ce que le Prophète nous a marqué par ces paroles : *Vous avez, bouleversé tout son lit dans son infirmité*; comme s'il disait plus clairement à Dieu : Vous avez par un secret jugement changé en un sujet de trouble et d'affliction, tout ce qu'il avait préparé pour son repos.

Or c'est par un conseil de miséricorde que Dieu trouble ainsi le vie des élus dans le temps de leur pèlerinage sur la terre. Car la vie présente n'est qu'un chemin dans lequel nous devons avancer sans cesse vers notre patrie. C'est pourquoi Dieu par la conduite secrète de ses jugements nous trouble par de fréquentes agitations, de crainte que nous ne mettions tout notre amour dans la voie, au lieu de le conserver pour cette patrie céleste. Et en effet il arrive quelquefois à des voyageurs, lors qu'ils rencontrent sur leur chemin de belles et d'agréables prairies, de s'y amuser, de se détourner de leur droit chemin pour s'y promener, et de retarder leurs pas pour jouir de la beauté d'un lieu qui les a charmés. Ainsi Dieu rend le chemin de ce monde rude et difficile à ses élus qui vont à lui, de crainte que s'arrêtant à la douceur du repos de la vie présente, comme à la beauté d'un chemin délicieux, ils n'aient mieux y marcher longtemps, que d'arriver promptement au lieu où ils doivent aller; et que le plaisir qu'ils trouvent dans une voie si agréable, ne leur fasse oublier la félicité qu'ils ne doivent chercher que dans la patrie éternelle. Comme donc toute la tranquillité que nous nous étions préparée en ce monde, y est quelquefois beaucoup troublée, ce n'est pas sans raison qu'Héliu a dit ici : *Il reprend aussi dans le lit par la douleur*; c'est à dire, il trouble notre repos dans cette vie, ou par les pointes des tentations, ou par la douleur des fléaux qu'il nous fait souffrir.

Car il arrive souvent que pour peu que l'esprit de l'homme se trouve exempt de tentation, et rempli de bons désirs; que dès lors qu'il se voit faire quelque petit progrès dans ces pieux mouvements qu'il ressent durant son repos, et dans ces vertus où il s'efforce de se perfectionner, aussitôt il s'élève et se laisse emporter à la vanité. De sorte que c'est par un conseil de miséricorde, que le Seigneur qui nous gouverne, permet que nous soyons combattus des tentations; afin de réprimer ainsi cette vaine gloire, que la vue de notre avancement dans la vertu, avait inspirée à notre coeur. C'est pourquoi après qu'Héliu a dit ici : *Il reprend aussi dans le lit par la douleur*; il ajoute ensuite : *Et il dessèche tous ses os*.

Dans l'Ecriture les os signifient les vertus, selon ces paroles de David : *Le Seigneur conserve tous leurs os, en sorte qu'il n'y en aura pas un seul brisé*. Ce qui ne s'entend pas des os

du corps, mais de la force de l'âme. Car il est certain qu'il y a plusieurs martyrs qui ont eu les os de leurs corps brisés; et nous lisons dans l'Évangile que les bourreaux de Jésus Christ cassèrent les os des cuisses de ce bon larron, auquel il fut dit : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis*; aussi bien que de l'autre qui fut crucifié avec lui. Quand donc Dieu *reprend dans le lit par la douleur*, il dessèche tous ses os : parce que lors que nous sommes battus des fléaux des tentations, durant la tranquillité de ce repos que nous nous étions établis par l'éloignement des choses du monde, le sentiment de notre infirmité nous abat et nous humilie dans le moment où nous eussions pu nous enfler de vanité par la vue de notre vertu.

Et en effet si pendant que nous nous avançons vers Dieu autant que nous le voulons, il ne se pressentait nulle tentation qui retardât notre progrès spirituel, nous aurions sans doute une opinion trop avantageuse de nos forces; mais comme il arrive que Dieu par une conduite de miséricorde voyant que lors que nous profitons dans la vertu, nous oublions facilement notre faiblesse, il nous en fait souvenir par l'aiguillon des tentations; cela nous fait sensiblement reconnaître ce que nous sommes, et dans notre avancement spirituel par l'assistance de la grâce, et dans la tentation par nos propres forces. Et en effet les tentations nous emporteraient entièrement, si la divine protection ne nous conservait. De sorte qu'elles nous attaquent, mais elles ne nous surmontent pas; elles nous poussent, mais elles ne nous abattent pas; afin de nous apprendre que cette agitation violente que nous sentons, vient de notre propre faiblesse; et que la fermeté qui nous fait demeurer debout, ne vient que de la miséricorde de Dieu.

Et d'autant que l'âme qui reconnaît quelque bien en elle, s'abandonne souvent à une joie immodérée, dans la réflexion qu'elle fait sur les vertus qu'elle possède; et qu'elle s'engraisse, pour le dire ainsi, par la complaisance dont elle se nourrit dans sa plénitude; c'est avec grande raison qu'il est dit ici que tous *les os sont desséchés* par les efforts des tentations. Parce que quand les tentations nous font reconnaître notre infirmité, il est vrai de dire que tout ce suc et cette mouille, si l'on peut appeler ainsi la complaisance que nous avons en nos propres forces, est aussitôt desséchée par l'anxiété et par la douleur dont notre cœur se trouve saisi.

De sorte que nous, qui nous estimions être quelque chose de considérable, dans la vue du bien qui était en nous, aussitôt que nous sommes un peu plus fortement pressés des tentations, nous tombons dans la frayeur de périr à tous moments. Et c'est alors que toute cette joie que nous avons conçue de notre vertu, se tourne en une crainte extrême de la punition divine. Alors nous nous reconnaissons pécheurs, de saints que nous pensions être auparavant. L'âme s'en abat; nos yeux en sont tout battus; cet air de prospérité qui nous riait, s'évanouit, la lumière même nous est à dégoût; l'esprit n'est rempli que des ténèbres de la douleur; nous ne voyons plus rien à qui nous plaise; et tout ce qui se présente à nous, n'a qu'une affreuse image de tristesse et de désespoir.

CHAPITRE 16

Que le mot de pain, nous figure six choses différentes dans l'Écriture : Et quelle est la crainte et la douleur d'une âme tentée, qui dans cet état ne trouve dans toutes les choses du monde que du dégoût de l'amertume.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *Le pain lui devient en aversion dans sa vie, de même que la viande qui auparavant était si désirable à son âme.* Comme s'il était dit plus clairement : L'âme affligée voit que tout ce qui la satisfaisait le plus agréablement, se change pour elle en dégoût et en amertume. Car dans l'Écriture le pain signifie quelquefois le Seigneur même, quelquefois la grâce spirituelle, quelquefois les enseignements de la science divine, quelquefois la prédication des hérétiques, quelquefois le soutien de la vie présente, et quelquefois la joie et le plaisir de l'homme.

Le Seigneur est marqué par le pain, lors qu'il dit lui-même dans l'Évangile : *Je suis le pain vivant descendu du ciel.* Le pain figure aussi la grâce spirituelle dans ces paroles d'un Prophète : *Celui qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre le sang, et qui ferme ses yeux pour ne pas voir le mal; celui-là habite dans les lieux très-hauts; son élévation sera fondée sur des fortifications de pierre dure; on lui a donné du pain.* Car que veut dire, *boucher ses oreilles pour ne point entendre*; sinon ne point se laisser aller aux amorces du péchés qui nous attire par le sang et par la chair. Et qu'est-ce que *fermer ses yeux pour ne point voir le mal*; sinon, ne point approuver tout ce qui s'oppose à la droite raison et à la justice ? Or celui qui agira de la sorte, habitera dans les lieux très hauts; parce qu'encore que le poids de sa chair mortelle le retienne dans les choses basses

de la terre; il est déjà néanmoins comme habitant en esprit dans les choses sublimes du ciel. Son habitation est fondée sur des fortifications de pierre dure; d'autant que quiconque foule aux pieds les désirs bas et abjects des choses terrestres, s'élevé véritablement vers la céleste patrie, par les bons exemples des saints Pères qui l'ont précédé. Et parce qu'il est ensuite comme rempli et rassasié de la grâce spirituelle par le don de la contemplation; c'est avec grande raison que ce même prophète ajoute ici : *On lui a donné du pain*, c'est à dire, il a été rempli de la grâce spirituelle à cause qu'il s'est privé des biens inférieurs par l'espérance des biens célestes. Et c'est encore pour cela que Dieu dit par la bouche de David en parlant de la sainte Eglise : *Je rassasierai ses pauvres de pain*; d'autant que les âmes humbles qui sont dans son sein, sont sans cesse nourris de l'abondance des dons spirituels.

Le pain signifie aussi quelquefois les enseignements de la science divine, selon ces paroles d'un prophète : *Vous qui habitez, dans la terre du Midi, allez, avec du pain au-devant de celui qui s'enfuit*. Ceux-là habitent véritablement dans la terre du Midi, qui étant dans l'Eglise sainte sont échauffés par la charité de l'esprit de Dieu et l'on peut dire que ceux-là fuient, qui souhaitent avec passion de pouvoir éviter les maux de ce monde. Il faut donc que ceux qui habitent dans la terre du Midi, aillent avec du pain au devant de ceux qui fuient : c'est à dire que celui qui dans l'Eglise est rempli de la grâce du saint Esprit, doit consoler et fortifier par des discours pleins de doctrine et d'utiles enseignements, ceux qui s'efforcent d'éviter les choses mauvaises. Et en effet, aller avec du pain au devant de celui qui fuit, n'est autre chose qu'offrir à ceux qui s'efforcent d'éviter les supplices de l'éternité, les viandes de la doctrine céleste; tantôt en réprimant leur vaine gloire par la crainte; tantôt en les consolant dans leur crainte par de saintes exhortations qui les portent à la confiance.

Le pain signifie la nourriture de l'Ecriture divine dans ces autres paroles que le même prophète adresse aux juifs qui ne gardaient seulement que l'écorce de la lettre : *Pourquoi employez-vous votre argent sans acheter du pain ?* Comme s'il leur voulait dire : Vous faites cas des saintes Ecritures; mais non pour vous en nourrir; puis qu'en ne gardant qu'à la lettre ce qu'elles enseignent, vous ne vous engraissez pas, pour le dire ainsi, du suc de l'intelligence spirituelle. C'est pourquoi ce prophète ajouta fort bien ensuite : *Et pourquoi consommez-vous tout votre travail sans vous rassasier ?*

Le pain nous marque encore la prédication des hérétiques; selon ces paroles que Salomon met en la bouche d'une femme qui représentait l'Eglise des hérétiques, et qui appelant à elle les insensés leur disait : *Mangez avec liberté du pain caché* : Ou bien selon notre version : *Les eaux dérobées sont les meilleures et le pain caché est de meilleur goût*. Car il y a de certains hérétiques qui n'osent prêcher ouvertement ce qu'ils croient, et qui font d'autant plus estimer ce qu'ils disent devant les esprits faibles et ignorants, qu'ils le cachent davantage par une obscurité affectée qui les rend plus vénérables. Et c'est pour cela que cette femme qui est la figure de l'hérésie, leur dit ici : *Mangez librement de ce pain caché*; parce que les paroles des hérétiques sont autant mieux reçues de leurs sectateurs, qu'elles sont moins communes avec les autres.

Le pain représente le soutien de la vie présente, dans ces paroles que Jacob dit allant chez Laban : *Seigneur, si vous me donnez du pain à manger; et des habits pour me couvrir*; et dans ces autres que Jésus Christ dit dans l'Evangile aux juifs qui le suivaient : *Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles; mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés*. Car ils le furent des sept pains que Jésus Christ leur distribua : et il nous veut marquer par leur exemple, ceux qui étant plus proches de lui par le caractère des ordres sacrés, ne s'en servent pas pour s'avancer dans la vertu et dans la perfection; mais pour y trouver le soutien de la vie présente et qui considèrent fort peu quels sont les exemples qu'ils doivent imiter dans la conduite de leur vie; mais seulement quels fruits et quels revenus ils pourront acquérir pour vivre et; pour se nourrir. Et en effet suivre le Seigneur pour se nourrir de pain, c'est recevoir de l'Eglise des aliments temporels, et le suivre plutôt pour le pain qu'il donne, que pour les miracles qu'il opère, c'est se porter aux fonctions ecclésiastiques, afin d'en tirer une subsistance temporelle, et non pour se perfectionner dans la vertu.

Enfin, le pain signifie quelquefois dans l'Ecriture la joie et le plaisir de l'homme, ainsi que nous le pouvons voir dans ces paroles dont le prophète Jérémie se sert pour déplorer la dépravation des moeurs de la Synagogue : *Tout son peuple gémissait en cherchant son pain, et donnait tout ce qu'il avait de plus cher pour vivre*. Car on peut dire que le peuple gémit en cherchant son pain, lors qu'un grand nombre de méchants hommes s'afflige de se voir privés des joies et des plaisirs de cette vie, dont il se soulait auparavant autant qu'il vouloit; ils donnent ce qu'ils ont de plus cher pour leur nourriture, lors qu'ils soumettent les vertus de l'âme aux désirs d'un plaisir temporel et passager; et ils agissent pour le soutien de leur vie, quand ils travaillent à

satisfaire leurs passions déréglées. C'est pourquoi ce prophète met en ce même lieu dans la bouche du peuplé élu ces autres paroles : *Seigneur, voyez, et considérez que je suis devenu vil et abject*. Car le peuple de Dieu devient tel, lors que le nombre des méchants venant à s'accroître, il ne cherche plus les biens célestes et divins, mais seulement les choses basses et méprisables de la terre.

Il est donc visible qu'Héliu entend ici par le mot de pain les joies et les plaisirs de cette vie, lors qu'après avoir exprimé la violence; des tentations, il ajoute : *Le pain lui devient en aversion dans sa vie, de même que la viande qui auparavant était si désirable à son âme*. Parce que tout ce que le bonheur et la prospérité lui faisait goûter de doux en la vie, lui devient amer, lors qu'il se voit sans cesse battu des tentations. Et en effet il arrive assez souvent que tout ce que l'on avait de joie et de force, s'évanouît tout-à-coup par la peur que nous inspire la tentation; et que l'âme se trouvant alors comme destituée de toute vertu, se plonge toute entière dans la douleur et dans la tristesse. Car lors que se sentant pressée avec plus de violence qu'auparavant par l'effort des tentations, elle voit qu'elle ne peut plus les combattre avec tant de force et d'avantage qu'elle avait accoutumé de faire; elle se pleure déjà comme perdue, et elle reconnaît alors visiblement sa faiblesse par ce vide et cette impuissance qu'elle éprouve en elle-même. C'est pourquoi ayant à dégoût cette nourriture ordinaire de joie dont elle se repaissait auparavant, elle ne veut plus se nourrir que de tristesse et que de douleur. Quand la prospérité nous rit durant cette vie, il est naturel de s'en réjouir, et cette gaieté est comme une viande très délicate qui nourrit notre âme. Mais lors que les tentations commencent à lui faire plus de peine, toute cette joie dont elle était possédée, se change en dégoût et en chagrin. Puis donc qu'il est vrai que l'homme, lors qu'il est tenté, rejette, pour le dire ainsi, de la bouche de son esprit toute joie et tout plaisir, en sorte qu'il n'a plus d'autre application qu'à s'examiner soi-même et à pleurer devant Dieu, c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Le pain lui devient en horreur dans sa vie, de même que la viande qui était la nourriture la plus désirable de son âme*.

CHAPITRE 17

Que quelquefois Dieu permet par un conseil de miséricorde, qu'après avoir fait quelque progrès dans la vertu, nous soyons affligés en même temps; et des tentations, pour réprimer notre vanité; et de ses fléaux, pour nous guérir de l'amour des plaisirs du monde : Et que l'adversité, est la véritable épreuve de notre vertu.

Mais, selon que nous l'avons déjà dit auparavant, c'est par un conseil secret de la conduite de Dieu sur nous, qu'il permet que nous soyons tentés de la sorte; afin que lors qu'avec l'assistance de sa grâce, nous faisons quelque progrès dans la vertu, nous soyons en même-temps avertis de ce que nous sommes, par l'épreuve de notre faiblesse; et que quand la force qu'il nous communique nous fait faire de bonnes oeuvres, nous ne manquions jamais de les lui offrir aussitôt, comme un sacrifice d'humilité, par le souvenir de notre misère.

Quelquefois aussi il arrive qu'après avoir fait quelque progrès dans la vertu, nous ne sommes pas seulement tentés par les vices, mais encore châtiés par des fléaux que Dieu nous envoyé. Quand nous sommes tentés par le péché, Dieu le permet ainsi par une conduite de miséricorde, de crainte que la vue de notre vertu ne nous enfle de vaine gloire; mais quand nous sommes battus de ses fléaux, c'est qu'il nous veut instruire par ces maux qu'il nous envoie, afin que nous ne nous laissions pas séduire aux fausses douceurs du monde. Les vices en nous tentant nous humilient dans la vanité que nous pourrions tirer de notre vertu; et les fléaux en nous châtiant, déracinent de notre coeur les plaisirs de cette vie. Les tentations des vices nous apprennent quels nous sommes par nous mêmes; et les tentations des fléaux de Dieu nous font connaître ce que nous devons fuir en ce monde. Les unes nous font rentrer en nous-mêmes, de crainte que nous ne nous élevions au dedans et les autres nous retiennent pour nous empêcher de rien désirer au dehors. Ainsi il est nécessaire durant cette vie d'être quelquefois humiliés des fléaux de Dieu, et quelquefois tourmentés des tentations du péché; puis que les uns et les autres, non seulement nous font connaître notre faiblesse, mais encore nous découvrent quel est notre avancement dans la vertu.

Et en effet, personne ne connaît bien ses forces dans une pleine tranquillité; et quand il n'y a point de guerre, il est bien difficile d'éprouver quel est son courage. C'est imprudence à un soldat de se vanter de valeur durant la paix. Comme donc les maux que Dieu nous fait endurer pendant cette vie font souvent, paraître quelles sont nos forces, c'est avec raison qu'Héliu ajoute ensuite : *Sa chair se fondra, et ses os qui étaient couverts seront mis à nus*. Car lors qu'étant

pressés des maux que Dieu nous envoyé, tous les plaisirs du monde s'éloignent de nous, l'on peut dire que les os de nos forces intérieures sont découverts et mis à nus. Que peut on entendre ici par la chair, sinon les plaisirs charnels et terrestres : et par les os sinon les vertus ? Il est donc vrai que la chair se fond, et que les os sont décharnés; lorsque les voluptés de la chair étant éteintes par la rigueur des fléaux dont Dieu nous châtie, notre vertu qui était comme cachée sous le voile de notre chair, se manifeste dans toute sa force.

Personne ne reconnaît si bien son avancement dans la vertu, que dans le temps de l'adversité; et tant que la fortune nous est favorable, il est impossible que nous fassions une certaine expérience de nos forces. C'est pourquoi il est dit dans un psaume : *Le Seigneur a départi sa miséricorde durant tout le jour, et il l'a manifestée durant la nuit*. Parce que si l'on reçoit les dons de la grâce durant qu'on jouit de quelque repos en ce monde; il est certain que c'est durant les troubles de l'adversité que l'on reconnaît véritablement ce que l'on en a reçu.

Que nos chairs donc se fondent, afin que nos os se découvrent; c'est à dire, que nous soyons frappés des fléaux dont notre Père céleste nous châtie, afin que nous puissions bien connaître quel progrès nous avons fait dans la vertu. Car ces fléaux salutaires font, pour ainsi dire, fondre la graisse de tous les plaisirs charnels, et découvrent à nos yeux tous les os de nos vertus. Il est bien vrai que toute notre beauté extérieure est comme défigurée par les adversités de ce monde; mais c'est ce qui fait paraître quels nous étions intérieurement.

Cela se voit clairement dans l'exemple des apôtres après la mort de Jésus Christ. Il leur fut défendu de plus parler, en son nom; mais étant *tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus*, ils déclarèrent avec une sainte hardiesse aux juifs, qu'il fallait obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. Ce fut dans le plus fort de l'adversité que la fermeté de leur foi parut avec plus d'éclat; leur chair fut entamée par les fouets cruels du conseil des juifs; mais cela ne servit qu'à mieux découvrir les os de leur sainteté et de leur vertu.

Aussi est-ce d'eux dont veut parler Salomon, lors qu'il dit dans son livré de la Sagesse : *Dieu les a éprouvés, par la tentation, et les a trouvés dignes de lui*. Ils ont été tentés par les coups qu'ils ont reçus, et ils ont été trouvés dignes de Dieu par la manifestation de leurs os et de leur constance. Car il paraît clairement que c'est de cette sorte de tentation, dont le Sage veut parler ici par ces paroles qu'il ajoute ensuite : *Il les a éprouvés, comme l'or dans le fourneau, et il les a reçus comme une hostie d'holocauste*. Puis donc que nos forces ne paraissent ce qu'elles sont, que dans l'épreuve de l'adversité, c'est avec grande raison qu'il a été dit ici : *Ses chairs se fondront, et ses os qui étaient couverts, paraîtront à nus*. Car nos chairs se fondent, lors que ce qu'il y a de faible en nous, est comme consumé par les fléaux que Dieu nous envoyé : et nos os sont découverts, lors que par ce moyen la force et la vertu qui était cachée au dedans de l'âme, se produit et se manifeste.

CHAPITRE 18

Qu'il nous est quelquefois utile d'être abandonnés, de la grâce, afin d'en reconnaître la nécessité; et puis d'en être soutenus pour ne pas tomber entièrement, afin d'en ressentir le pouvoir. Et que d'attribuer l'effet de la grâce à nos propres forces, est une faute que Dieu punit très sévèrement; ainsi qu'il paraît dans une histoire remarquable de l'Ancien Testament.

Mais comme, selon ce qui a déjà été dit ci-devant, les maux et les tentations de ce monde ne découvrent pas seulement quelles sont nos forces, mais nous font aussi connaître la faiblesse de notre nature; et que les épreuves ne marquent pas moins notre propre infirmité, qu'elles font paraître la vertu que la bonté de Dieu nous communique, il est fort bien dit ensuite : *Son âme approchera de la corruption; et sa vie des choses qui donnent la mort*. Il est dit que l'âme du juste qui est tenté, approche de la corruption, lors que de crainte que sa vertu ne lui donne de la vanité, les maux qu'il souffre lui font connaître ce qu'il est par le sentiment de sa faiblesse. Et son âme approche de la corruption, parce qu'elle n'ignore pas que d'elle-même, et si elle ne considère que ses seules forces, elle est toute prête de tomber dans la corruption et dans la mort; afin que lors qu'elle s'en éloigne et qu'elle évite sa ruine, elle ne l'attribue jamais à soi-même, mais à Dieu seul. Elle approche aussi des choses qui donnent la mort, parce que du côté de la faiblesse de sa chair elle se voit toujours prête à tomber dans les péchés qui donnent la mort; quoi qu'elle en soit d'autant plus véritablement éloignée par l'assistance de la miséricorde divine, qu'elle s'en estime proche si elle ne considère que ses propres forces et ses mérites.

David se sentait proche de la corruption dans la vue de sa faiblesse, lors qu'il disait à Dieu dans un psaume : *Souviens-toi, Seigneur, que je ne suis que poussière; et que les jours de l'homme ne sont que comme de l'herbe sèche.* Saint Paul se sentait aussi dans cette même vue, proche de la mort, quand il disait : *Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans les membres de mon corps. Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?* Ainsi s'approcher de la corruption de la mort, n'est autre chose que se regarder, comme un pécheur dans la vue de ses démerites, et de la faiblesse de sa nature, et ne rien présumer de ses propres forces.

Et qui sommes-nous en effet, si nous sommes destitués de la protection du Créateur ? Or nous ne connaîtrions pas assez la nécessité de la protection de sa grâce, si elle nous accompagnait toujours. C'est pourquoi il est utile que Dieu la retire quelquefois de nous, afin que l'homme reconnaisse en soi-même ce qu'il est sans elle. Ainsi la main favorable de notre Dieu qui nous soutenait dans la prospérité sans même que nous le sussions, nous apprend souvent dans l'adversité quels nous sommes véritablement. Mais lors qu'étant destitués de cette divine assistance nous commençons à tomber; et qu'en même temps en étant soutenus, nous ne tombons pas entièrement; cela nous fait voir dans cet ébranlement si périlleux, les marques de notre propre faiblesse; et dans cette persévérance; dans le bien, l'effet puissant du secours de Dieu.

Personne ne doit donc attribuer à soi-même la force : qu'il aura témoignée en quelque rencontre; puis qu'il est sans doute que si la grâce cesse de le soutenir; il tombera aussitôt avec lâcheté, lors même qu'il se vante d'agir avec plus de force. C'est ce que nous voyons dans l'exemple de cet homme de Dieu, qui ayant été envoyé pour prophétiser contre le faux autel érigé en Samarie, parla avec une si sainte hardiesse en la présence même de Jéroboam, et guérit avec tant de charité le bras que ce roi impie avait étendu contre lui pour le faire prendre. Il ne voulut point ensuite aller manger avec lui, quoi qu'il l'en priât, pour obéir à l'ordre de Dieu qui lui avait défendu de manger ni boire durant ce voyage. Mais ayant été trompé par la parole d'un autre prophète, il mangea avec lui, et puis il fut tué par un lion en s'en retournant.

Que devons-nous considérer maintenant dans cette histoire, et quel sujet de crainte n'y trouvons-nous point ? Car sans doute que la vertu de cet homme de Dieu fut troublée au dedans de son âme, par le mouvement de vanité qui s'y éleva, pour le généreux mépris qu'il avait fait de la parole du roi, afin d'obéir à celle de Dieu; en sorte que le péché se mêla dans son action, dès le moment que la vaine gloire s'insinua dans son cœur. Et ainsi, il apprit par la faiblesse avec laquelle il se laissa séduire aux paroles du faux prophète, que la résistance courageuse qu'il avait témoignée contre le roi de Samarie, n'était nullement un effet de sa propre force; et ce fut avec justice qu'il reçut l'arrêt de sa mort de la même bouche, à la tromperie de laquelle il s'était laissé aller, pour ne pas suivre les préceptes, qui lui devaient conserver la vie; afin que son châtement lui vint de la même personne, qui lui avait été occasion de pécher. Puis donc que la grâce conserve avec plus de soin chacun dès élus, lors qu'elle paraît l'abandonner en le châtant, disons ici avec Héliu : *Son âme approchera de la corruption, et sa vie de la mort;* afin que notre âme mettant son recours dans l'espérance divine, elle vive et se maintienne avec d'autant plus de fermeté dans toutes ses actions de vertu, qu'elle s'estimera être comme plus près de la mort, dans la considération de la faiblesse de ses forces.

Fin du vingt-troisième livre